

VALIDEZ VOTRE ENCHANTEMENT

Luna M



Validez votre Enchantement

Par Luna M.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Anomalie du Portillon	4
Chapitre 2 : La Métamorphose de la Station	8
Chapitre 3 : L'Arrivée de l'Arboris-Express	12
Chapitre 4 : Le Wagon des Germinations	16
Chapitre 5 : Le Premier Contrôle	21
Chapitre 6 : Le Miroir de l'Ambre	26
Chapitre 7 : La Traversée de la Rame-Océan	31
Chapitre 8 : L'Écho des Tunnels Oubliés	35
Chapitre 9 : Le Jardin des Intentions	39
Chapitre 10 : L'Assaut de la Grisaille	43
Chapitre 11 : Le Terminus Fantôme : L'Oubloir	48
Chapitre 12 : La Cinquième Rame : Le Cœur du Dragon	53
Chapitre 13 : L'Audience du Contrôleur	57
Chapitre 14 : Le Sacrifice de l'Ami Imaginaire	62
Chapitre 15 : La Correspondance vers le Réel	66

Chapitre 1

L'Anomalie du Portillon

Le gris était une seconde peau pour Clémence, une étoffe de brume tissée par des années de certitudes et de dossiers classés. Ce matin-là, comme des milliers d'autres aurores de béton, elle glissait parmi la foule de la station Châtelet, une ombre parmi les ombres, emmitouflée dans son trench-coat couleur de nuage avant l'orage. Ses talons scandaient sur le carrelage froid une horloge implacable, le métronome d'une vie réglée comme le mouvement des astres morts. Autour d'elle, le labyrinthe souterrain exhalait son haleine de fer et d'ozone, un souffle de dragon endormi sous la croûte de la métropole.

Elle avançait vers les portillons automatiques, ces mâchoires d'acier qui filtrent le flux des âmes pressées. Dans sa main droite, son passe Navigo, petit rectangle de plastique mauve, semblait une amulette dérisoire contre l'immensité minérale du réseau. Pour Clémence, le monde s'arrêtait aux lisières de l'utile : chaque couloir était une veine sans sang, chaque néon une étoile malade suspendue à un plafond de suie. Elle ne voyait pas les fissures dans le plâtre comme des calligraphies anciennes, ni le balancement des voyageurs comme une danse rituelle. Elle était une ligne droite tracée sur une carte d'absence.

Lorsqu'elle approcha le lecteur, un cercle de lumière bleutée qui l'attendait avec la patience d'un œil de cyclope, un silence soudain tomba sur la station. Ce n'était pas l'absence de bruit, mais une aspiration du son, comme si le tunnel venait de retenir son souffle. Clémence ne s'arrêta pas. Elle effleura la surface de quartz du capteur avec son badge.

L'étincelle ne fut pas une simple décharge statique. Ce fut une déflagration d'iris, une

éclosion de couleurs interdites qui jaillit du point de contact. Le bleu froid du lecteur vira à l'ambre liquide, puis au vert profond des mousses millénaires. Une vibration, pareille au ronronnement d'une montagne qui s'éveille, remonta le long de son bras, franchissant la barrière de son trench-coat pour venir mordre son cœur d'une chaleur oubliée.

Clémence recula, mais le portillon ne s'ouvrit pas. Au contraire, il sembla se figer dans une éternité de cristal. Sous ses pieds, le carrelage blanc, ce damier monotone qu'elle foulait depuis une décennie, émit un craquement de banquise au printemps. Une fissure, fine comme un cheveu d'ange mais lumineuse comme une veine de phosphore, se propagea de la borne vers le centre du hall.

Le béton brutaliste, cette matière qu'elle croyait immuable, se mit à respirer.

Sous la dalle de pierre qui cédait, une substance incroyable commença à sourdre. Ce n'était pas l'eau saumâtre des égouts, ni l'huile noire des machines, mais une sève luminescente, d'un or pâle et vibrant. Elle s'écoulait entre les débris de ciment avec la lenteur du miel divin, dégageant une odeur de terre après la pluie et de fleurs de lune. Là où le liquide touchait le fer des barrières, le métal se tordait, s'assouplissait, se transformant sous les yeux écarquillés de Clémence en lianes d'argent poli, s'enroulant les unes autour des autres pour former des arches végétales.

Clémence voulut crier, mais sa voix s'étouffa dans une atmosphère devenue soudainement dense, chargée d'une électricité douce qui faisait pétiller sa peau. Les autres voyageurs n'étaient plus que des silhouettes de craie, des statues de sel figées dans un temps qui n'appartenait plus à la surface. Elle seule bougeait dans cette parenthèse de lumière.

La fissure s'élargit, révélant les entrailles de la station. Ce n'étaient plus des câbles électriques qui couraient sous le sol, mais des racines géantes, translucides comme du verre soufflé, au sein desquelles circulaient des pulsations de lumière émeraude. Le

plafond de Châtelet, d'ordinaire si bas et oppressant, sembla s'élever vers des cieux invisibles, se couvrant d'une voûte de lichens stellaires qui scintillaient comme des galaxies captives.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle, et ses mots tombèrent dans le silence comme des perles dans un puits de soie.

Elle baissa les yeux sur ses propres mains. La manche de son manteau gris se métamorphosait. Le tissu terne se couvrait de broderies organiques, de minuscules feuilles d'or qui semblaient pousser directement de la fibre. Ses doigts, si habitués à la froideur du clavier, tremblaient d'une sensation nouvelle : la perception de la vie qui pulse dans le vide.

Un grondement lointain, mais dépourvu de la violence des moteurs, se fit entendre. Ce n'était plus le vacarme d'une rame de métro, mais le battement d'ailes d'un oiseau colossal ou le soupir d'une forêt en marche. Au bout du tunnel de la ligne 14, une lueur de nacre annonçait l'arrivée de quelque chose de vaste. Les rails de fer, autrefois parallèles et rigides, onduisèrent comme des serpents de mercure, se rejoignant pour former une structure qui ressemblait davantage à une colonne vertébrale qu'à une voie ferrée.

L'air s'emplit de pollen d'argent. Clémence sentit le poids de sa rationalité s'effriter. Chaque certitude, chaque minute comptée, chaque rendez-vous noté dans son agenda de cuir s'évaporait comme une brume matinale devant la montée d'un soleil intérieur. Elle n'était plus la bureaucrate rigoureuse ; elle était une intruse dans un jardin de corail, une naufragée sur les rives d'un océan de quartz.

La sève d'or atteignit ses chaussures, mais au lieu de les salir, elle les enveloppa d'une gangue de lumière, la liant au sol non par contrainte, mais par une étrange communion. Elle sentait la station Châtelet gémir sous elle, non pas de douleur, mais de soulagement, comme un géant de pierre que l'on viendrait enfin de délivrer de son

armure de bitume.

Le portillon devant elle finit par se dissoudre totalement, laissant place à une ouverture béante vers l'abîme enchanté. Ce n'était plus un passage vers un quai, mais une porte vers un azur souterrain. Les néons éclatèrent en une pluie de diamants silencieux, remplacés par des grappes de fruits lumineux suspendus à des structures de cuivre qui autrefois étaient des conduits d'aération.

Elle fit un pas. Le sol sous ses pieds n'était plus dur, mais élastique, vivant, tapissé d'une mousse violette qui chantait sous la pression de ses pas. À chaque mouvement, de petites étincelles s'échappaient de ses talons, comme si elle marchait sur la voûte céleste. Elle se retourna une dernière fois vers le monde qu'elle laissait derrière elle : les portiques de sécurité, les caméras de surveillance, les affiches publicitaires délavées. Tout cela lui parut soudainement dérisoire, une illusion de papier mâché que le vent de ce nouveau monde commençait déjà à disperser.

Devant elle, l'Arboris-Express émergea de l'ombre. Ce n'était pas un train, mais un segment de forêt lancé à pleine vitesse, une structure de bois de fer et de vitraux irisés, dont les roues étaient des fleurs de lotus rotatives. Les portes s'ouvrirent dans un souffle de parfum de jasmin et d'ancien secret.

Clémence ne regarda plus en arrière. Son trench-coat, désormais entièrement paré de reflets de scarabée, flottait derrière elle comme une cape royale. Elle entra dans l'organisme vivant du transport, laissant la sève luminescente refermer derrière elle les plaies du béton, scellant à jamais le passage entre le gris de la survie et l'éclat de l'existence. La station Châtelet n'était plus une destination ; elle était le seuil d'une métamorphose dont les lois étaient dictées par les rêves oubliés sous les pavés de la cité endormie.

Chapitre 2

La Métamorphose de la Station

L'Arboris-Express s'élança dans le tunnel avec la grâce d'un serpent de jade glissant sous la mousse. À l'intérieur de la rame, le métal s'effaçait, dévoré par une croissance fulgurante de bois de fer et de fougères arborescentes. Les barres de maintien, autrefois froides et tubulaires, se muaient en lianes souples dont l'écorce palpait sous la paume de Clémence, infusant dans ses veines une chaleur de sève printanière. Elle ne sentait plus le roulement mécanique sur les rails, mais un battement sourd, un galop végétal qui résonnait dans le sol de la voiture, désormais tapissé d'un gazon de lichen bleuissant.

À travers les vitraux irisés qui remplaçaient les fenêtres de plexiglas, le monde extérieur n'était plus qu'un vertige de métamorphoses. Les parois de béton de la ligne 14 craquaient avec le fracas lointain d'un glacier qui s'effondre, libérant des cascades de fougères géantes et des prêles hautes comme des obélisques. Châtelet s'étirait, se dilatait, perdant ses angles droits pour adopter les courbes sinueuses d'un canyon mésozoïque. Les publicités lumineuses, autrefois criardes, se dissolvaient en essaims de lucioles ambrées qui venaient s'agglutiner sur les parois pour former des constellations oubliées. Le temps lui-même semblait s'être liquéfié, coulant comme du miel d'or sur les vestiges de la modernité.

Un bruissement de plumes de nacre déchira le silence diaphane de la rame.

Près de la porte arrière, une silhouette se dessina dans les volutes d'un encens invisible. Il ne semblait pas marcher, mais flotter à la lisière du visible. Ses épaules étaient couronnées par de larges éventails de soie céleste, des ailes dont les plumes changeaient de couleur selon le rythme de sa respiration, passant du turquoise des

mers anciennes au pourpre des crépuscules d'été. Ses yeux étaient deux perles de rosée reflétant une aube perpétuelle.

— Tes pas sont lourds de poussière citadine, Égarée, murmura l'être d'une voix qui rappelait le chant des galets roulés par une rivière souterraine. Mais ton manteau apprend déjà à voler.

Clémence baissa les yeux sur son trench-coat. Le tissu gris, autrefois si rigide et anonyme, se fragmentait en mille écailles de scarabée, chatoyantes et légères. Elle sentit la pesanteur quitter ses membres, comme si la gravité de Paris n'était qu'un souvenir dont elle venait de se délester.

— Qui êtes-vous ? parvint-elle à articuler, sa propre voix lui semblant étrange, plus claire, débarrassée de l'enrouement de la fatigue. Où est le métro ? Où est la ville ?

L'être ailé s'approcha, laissant derrière lui une traînée de pollen scintillant. Il tendit une main fine, dont les doigts se terminaient par des ongles semblables à des fragments de quartz.

— Je suis Elias, le Veilleur des Sèves, répondit-il avec un sourire qui semblait contenir la mémoire de toutes les forêts disparues. Et tu n'es plus dans la cité des hommes, Clémence. Tu as franchi le voile. Tu es entrée dans l'Interstice, là où la logique se brise pour laisser place à la floraison du possible. Ici, le béton n'est qu'un rêve dont la terre se réveille enfin.

Il désigna d'un geste gracieux le paysage qui défilait derrière les parois translucides. Les couloirs de correspondance étaient devenus des racines titanesques plongeant vers le cœur du monde. Des ptérodactyles aux ailes de vitrail planaient au-dessus de ce qui fut jadis le forum des Halles, tandis que des fleurs carnivores, grandes comme des dômes de cathédrales, s'ouvraient pour capturer les derniers éclats de lumière électrique.

— Pourquoi moi ? demanda-t-elle, alors qu'une fleur de liseron venait s'enrouler délicatement autour de son poignet.

— Parce que tu étais un désert qui attendait la pluie, répondit Elias en inclinant la tête. Le vide que tu as creusé en toi, en étouffant tes rêves d'enfant pour satisfaire la rigueur du bitume, a créé un appel d'air. L'Interstice a horreur du vide. Il remplit ce qui est creux avec de l'émerveillement, Clémence. Mais attention, ce monde est un miroir exigeant. Si tu ne retrouves pas la clé de ton identité avant que le dernier arrêt ne soit atteint, tu deviendras une statue de lierre, un simple ornement dans le jardin éternel du Contrôleur.

Un frisson, mi-effroi mi-extase, parcourut l'échine de Clémence. Elle regarda ses mains ; ses ongles commençaient à prendre la transparence de l'opale. La rame-écosystème frémit brusquement alors que les racines de l'Arboris-Express s'enfonçaient plus profondément dans les strates d'un temps oublié, là où le ciel et la terre ne font qu'un.

— Comment sortir ? demanda-t-elle, alors que le parfum du jasmin devenait si intense qu'il lui semblait pouvoir le toucher.

— On ne sort pas de l'Interstice, on le traverse, expliqua Elias d'un ton mystérieux. Tu dois remonter jusqu'à la source, là où le conducteur tisse les fils de la réalité avec les fibres de la mémoire. Chaque wagon que tu traverseras sera un âge de la terre, un écho de ce que la ville a voulu oublier. Ne te laisse pas séduire par la stagnation, Égarée. Le merveilleux est une eau vive ; si tu t'arrêtes, tu te pétrifies.

Il agita ses ailes de nacre, et une rafale de vent chargé d'odeurs de terre mouillée et de résine ancienne balaya l'intérieur de la voiture. Les portes menant au wagon suivant s'ouvrirent, révélant une forêt de corail aérien baignant dans une lumière d'aquarium.

Clémence fit un pas en avant. Sous ses chaussures, le sol n'était plus qu'une pulpe vibrante de vie. Elle ne reconnaissait plus la femme qui, dix minutes plus tôt, s'inquiétait du retard de son train. Elle était devenue une pionnière de l'irréel, une exploratrice du songe. Derrière elle, la station Châtelet achevait de disparaître sous une mer d'émeraudes végétales, laissant la place à l'immensité sauvage d'une aube qui n'en finirait jamais de naître.

Elias se plaça à ses côtés, son ombre projetant sur les parois des formes de constellations inconnues.

— Viens, murmura-t-il. Le premier écosystème nous attend. Il est fait de tes premiers émerveillements, ceux que tu as crus perdus sous la poussière des ans. Écoute le chant des arbres, Clémence. Ils se souviennent de ton nom mieux que tu ne le fais toi-même.

Le train s'enfonça dans une gorge de cristal où chaque paroi répercutait l'éclat de son passage, transformant le tunnel en un prisme géant où dansaient les fantômes d'un Paris réinventé par la magie. Clémence ne sentait plus la peur, seulement une soif dévorante de lumière, une faim d'azur que seul le voyage au cœur de l'Interstice pourrait apaiser.

Chapitre 3

L'Arrivée de l'Arboris-Express

L'air s'épaissit comme un miel de lumière, chargé d'une odeur de terre après l'orage et de parchemins oubliés. Le silence de la station Châtelet, autrefois strié par le cri des freins et les rumeurs de la foule, n'était plus qu'un murmure de sève montant dans les veines de la pierre. Les parois de béton, ces falaises grises et muettes, commençaient à s'animer d'un mouvement de mastication lente. Les dalles de granit se soulevaient, telles des écailles de géants endormis, révélant sous leur écorce minérale des radicelles de phosphore qui cherchaient la main de Clémence.

Elias restait immobile, une silhouette découpée dans l'étoffe du vide, ses yeux reflétant des galaxies que les télescopes n'avaient jamais osé nommer. « Le temps de la pierre est révolu, Clémence », souffla-t-il, et sa voix portait le bruissement des feuilles d'automne sur un lac gelé. « L'Arboris-Express ne supporte pas le retard des cœurs hésitants. Si tu ne montes pas, la station t'avalera pour nourrir ses prochaines floraisons. »

Au bout du tunnel, là où l'obscurité aurait dû régner, une aube émeraude jaillit brusquement. Ce n'était pas une lumière de projecteur, mais une incandescence organique, une poussée de sève si violente qu'elle faisait vibrer les fondations du monde. Puis, le grondement survint. Ce n'était plus le fracas métallique d'une machine, mais le rugissement d'une forêt qui marche, le craquement d'un millier de chênes s'étirant après un sommeil de mille ans.

L'Arboris-Express émergea des ténèbres.

Il n'avait plus rien d'un train. Son corps était une tressage complexe de lianes de

fer-vif et de bois de fer, dont les écailles de jade battaient au rythme d'un cœur enfoui dans les entrailles de la terre. Sa proue, sculptée par les vents de l'imaginaire, évoquait la tête d'un dragon végétal, ses yeux étant deux globes de résine dorée où tourbillonnaient des tempêtes de pollen. De ses flancs s'échappaient des volutes de vapeur parfumée au jasmin, et ses roues, des disques de quartz poli, semblaient ne pas toucher le sol, mais glisser sur une onde de mercure.

La station, sentant l'arrivée du prédateur de lumière, commença à se refermer. Les voûtes s'abaissèrent, les piliers de soutien se courbèrent comme des dos de bêtes en colère. Le plafond descendait, menaçant de broyer l'espace entre le quai et la vie. Les couloirs derrière Clémence n'étaient plus que des mâchoires de silex s'entrechoquant, dévorant la distance, transformant les sorties de secours en impasses de roche vive.

« Il arrive, Clémence ! » cria Elias, alors que ses pieds commençaient à se fondre dans le sol de mousses dorées. « Donne-toi à la dérive ! »

La rame-dragon ralentit dans un souffle de mousseline. Les portes ne s'ouvrirent pas sur des charnières, mais se rétractèrent comme des paupières, dévoilant un intérieur qui défiait la géométrie des hommes. À l'intérieur de la première voiture, des fougères géantes servaient de sièges, et le plafond n'était qu'une canopée de lueurs boréales où pendaient des fruits de cristal.

Clémence s'élança. Ses pas, autrefois lourds de la fatigue des bureaux, devinrent aussi légers que des pétales emportés par le zéphyr. Son trench-coat gris, sous l'effet de la proximité de la créature, se métamorphosait à vue d'œil : les boutons de plastique devenaient des opales, et le tissu de coton se changeait en une soie sauvage où couraient des broderies de lichen iridescent.

Alors qu'elle s'apprêtait à franchir le seuil, le quai s'effondra derrière elle. Une immense dent de calcaire jaillit du sol, manquant de happer son talon. La station Châtelet n'était plus qu'un gosier de pierre affamé de réalité. Elle sentit le souffle

froid du minéral sur sa nuque, une haleine de caveau et de poussière morte.

Elias lui tendit une main qui semblait faite de rayons de lune. Clémence la saisit. Au contact de sa peau, un frisson de foudre douce remonta son bras, balayant ses dernières certitudes rationnelles comme des feuilles mortes devant un incendie. Elle bascula dans l'habitacle au moment précis où les mâchoires de la station se refermaient dans un fracas de tonnerre, ne broyant que le vide que sa présence habitait un instant plus tôt.

Le train reprit sa course, mais le mouvement n'était pas une accélération. C'était une dilatation. Ils ne voyageaient pas dans l'espace, mais à travers les strates de la beauté pure. L'Arboris-Express s'enfonçait dans une gorge de cristal où chaque paroi répercutait l'éclat de son passage, transformant le tunnel en un prisme géant. Dehors, les murs de la ligne 14 s'étaient mués en récifs coralliens suspendus dans un azur souterrain.

Clémence se releva, haletante, les doigts encore picotants de la magie d'Elias. Elle regarda ses mains : elles étaient mouchetées de poussière d'étoiles. Elle n'était plus la spectatrice d'un miracle, elle en était la matière.

— Où sommes-nous ? parvint-elle à articuler, alors que sa voix résonnait comme une harpe dans l'air vibrant de la rame.

Elias se tenait près d'une fenêtre organique, dont le verre était une fine pellicule de rosée figée. Il désigna l'horizon intérieur du wagon.

— Nous sommes dans le Berceau des Éphémères, dit-il. Regarde, Clémence. Ce train ne transporte pas des passagers, il transporte des mondes que les hommes ont oublié de rêver.

Elle tourna les yeux vers le cœur du wagon. Le sol était une pelouse d'argent où

fleurissaient des souvenirs. Des ombres d'enfants jouaient entre les tiges de verre, leurs rires suspendus dans l'air comme des perles de pluie. Des parfums de goûters d'enfance, de gâteaux à la cannelle et de pluie sur la poussière d'été, flottaient autour d'elle, la caressant comme des mains invisibles.

Les barres de maintien, faites de bois de rose poli, battaient d'un pouls régulier, une pulsation chaude qui rassurait l'âme. Clémence posa sa main sur l'une d'elles et sentit, pour la première fois, la respiration de l'univers sous ses paumes. Ce n'était pas le chaos qu'elle craignait, mais une harmonie si parfaite qu'elle en devenait douloureuse, comme une musique trop belle pour être entendue par des oreilles de chair.

Le wagon frémit. Un changement de lumière s'opéra, passant du vert émeraude au bleu cobalt des nuits de solstice. L'Arboris-Express entamait sa mutation vers le premier écosystème. Les parois de bois se mirent à chanter, un chœur de murmures anciens qui racontaient l'histoire de la première graine et du dernier souffle.

— Le Contrôleur approche, avertit Elias, son ombre s'étirant sur le sol comme une nappe d'encre sacrée. Il ne regarde pas ton visage, Clémence. Il regarde la clarté de ce que tu caches. Prépare-toi à offrir ce que tu pensais avoir perdu, car ici, le vide est la seule monnaie qui ne soit pas de plomb.

Le train plongea alors dans une cascade de lumière liquide, une chute de nacre qui semblait vouloir laver le monde de sa grisaille. Clémence ferma les yeux, sentant son être se dissoudre dans le flux de ce fleuve de sève, prête à devenir elle-même une branche, une fleur, ou une simple étincelle dans le sillage du dragon végétal qui l'emportait vers l'absolu. Le voyage ne faisait que commencer, et déjà, le Paris de béton n'était plus qu'un songe lointain, une rumeur de poussière oubliée sous le poids des jardins éternels.

Chapitre 4

Le Wagon des Germinations

L'écume de nacre se retira avec la lenteur d'une marée de songes, révélant une architecture où le fer s'était incliné devant la souplesse du bois sacré. Clémence ouvrit les paupières sur un monde qui ne connaissait plus l'angle droit. La rame de l'Arboris-Express n'était plus qu'une longue vertèbre creuse, une cathédrale horizontale dont les ogives étaient des lianes de jasmin pétrifié et les vitraux des ailes de libellules géantes figées dans la résine. L'air lui-même avait changé de densité ; il ne s'agissait plus de cet oxygène vicié des souterrains parisiens, mais d'un souffle saturé d'ozone et de pollens stellaires, une vapeur qui caressait les poumons comme une soie liquide.

Elle fit un pas, et le sol réagit sous sa semelle. Le linoléum gris avait cédé la place à un tapis de mousse étoilée, une moquette organique qui gardait l'empreinte de ses pas dans une phosphorescence bleutée avant de se redresser, vivante. Autour d'elle, le Wagon des Germinations respirait. Les parois, faites d'une écorce translucide pareille à de l'albâtre végétal, laissaient entrevoir la circulation d'une sève d'or pur, une irrigation lumineuse qui battait au rythme d'un cœur invisible, niché quelque part sous les rails de racines.

Clémence baissa les yeux sur ses mains et un cri silencieux mourut dans sa gorge. Son trench-coat, ce vêtement de brume et de routine qu'elle portait comme une armure contre l'imprévu, subissait une métamorphose silencieuse. Sur l'épaule droite, là où la sangle de son sac avait l'habitude de peser, une colonie de lichens dorés venait d'éclore. Ce n'était pas une souillure, mais une parure ; les fibres du tissu gris souris se déliaient pour laisser passer des filaments de chlorophylle solaire. La mousse se propageait avec une volonté douce, grimpant le long de son col,

transformant les boutons de plastique en bourgeons d'ambre. Elle tenta de broser le tissu, mais ses doigts ne rencontrèrent qu'une chaleur de nid et la vibration d'une croissance accélérée. L'Interstice ne se contentait pas de l'accueillir, il commençait à l'écrire, à la traduire dans son langage de sève et de lumière.

— Ne lutte pas contre la parure, murmura une voix qui semblait naître du froissement des feuilles. Le gris est la couleur des oubliés. L'or est celle de ceux qui s'éveillent.

Elias se tenait au bout de la rame, mais son ombre n'était plus une simple silhouette projetée. Elle s'était ramifiée sur les parois, dessinant une forêt de silhouettes dansantes qui semblaient murmurer entre elles. Clémence s'avança, se sentant étrangement légère, comme si la gravité de la surface n'avait plus de prise sur ses os. Elle s'approcha de ce qui, autrefois, avait été une rangée de sièges de métro.

C'étaient désormais des nids de velours profond, des corolles de pivoines sombres dont les pétales étaient aussi larges que des dossiers. Une douce chaleur s'en dégageait, une invitation à l'abandon qui l'effraya plus que la transformation de son manteau. Elle effleura le rebord d'un de ces nids ; la texture était celle d'une peau de pêche chauffée au soleil d'un été éternel. À l'intérieur du calice végétal, de petits insectes de cristal, semblables à des lucioles de verre soufflé, s'agitaient pour aplanir les surfaces, préparant la couche pour un voyageur imaginaire.

— Ce wagon est le berceau des possibles, reprit Elias en s'approchant. Chaque siège recueille le sommeil d'un voyageur pour en faire un terreau. Le béton que tu as quitté n'était qu'une croûte sèche. Ici, tout ce que tu as réprimé, tes rêves de petite fille, tes élans brisés, tout cela cherche à germer. Regarde ton manteau, Clémence. Il fleurit de tes propres silences.

Clémence toucha son col. La mousse dorée atteignait maintenant son cou, une caresse de velours qui ne piquait pas, mais diffusait une torpeur bienveillante. Elle se vit dans le reflet d'une paroi d'albâtre : ses yeux, autrefois ternes comme des galets de Seine,

s'étaient ourlés d'un cercle d'irisance. Elle n'était plus la cadre pressée de la Défense ; elle devenait une nymphe de bureaucrate, une créature hybride entre la ville morte et la forêt vive.

Elle s'assit dans l'un des nids de velours. Les pétales se refermèrent légèrement sur ses hanches, l'enveloppant dans un cocon de parfums oubliés : l'odeur du pain d'épices, celle de la pluie sur la poussière chaude, et le parfum de la lavande que sa grand-mère glissait entre les draps. C'était le wagon de l'incubation. Sous elle, elle sentait les vibrations de l'Arboris-Express, ce dragon de sève qui galopait dans les veines de la terre. Le mouvement n'était pas saccadé comme celui du métro, mais fluide comme le vol d'un oiseau de proie au-dessus d'une canopée.

Par les fenêtres, qui n'étaient plus que des membranes organiques filtrant la noirceur du tunnel, elle voyait passer des paysages impossibles. Des stalactites de gemmes pleuraient des larmes de lumière dans des grottes de corail souterrain. Des racines colossales s'entrelaçaient pour former des ponts au-dessus d'abîmes où brillaient des constellations de champignons bleus. Il n'y avait plus de stations, plus de noms de rues, plus de plans schématiques sur les parois. Il n'y avait que le flux et le reflux d'un univers qui avait dévoré la géographie.

Soudain, une secousse plus forte fit tressaillir la rame. Les parois d'écorce gémirent, un son de violoncelle dont les cordes auraient été faites de tendons de géants. Au plafond, les lianes se resserrèrent.

— Le temps de la germination touche à sa fin, avertit Elias, dont le visage semblait s'effacer derrière un masque de pollen. Le Contrôleur a senti ton éclosion. Il n'aime pas que les fleurs soient trop belles, car elles sont plus difficiles à récolter. Pour lui, tu n'es qu'une moisson de souvenirs, une graine qu'il veut broyer pour alimenter le moteur de ce monde.

Clémence se leva, sentant la mousse dorée peser maintenant sur ses épaules comme

une chape royale. Elle ne ressentait plus de peur, seulement une curiosité brûlante, une soif de couleurs qui rendait le souvenir du monde extérieur gris et insipide comme de la cendre. Son trench-coat était maintenant une pièce d'orfèvrerie vivante, un manteau de brocart organique où chaque filament de mousse vibrait à l'unisson de son cœur.

Elle regarda ses mains : de fines veines vertes dessinaient maintenant une résille délicate sur le dos de ses poignets, s'unissant à la dorure du tissu. Elle n'était plus une passagère. Elle était le voyage.

— Que se passe-t-il si je refuse de lui donner ce qu'il demande ? demanda-t-elle, sa voix résonnant comme une cloche de cristal dans l'air dense du wagon.

Elias tourna la tête vers la porte qui menait à la rame suivante, une membrane de soie blanche qui palpitait comme une paupière.

— Alors tu resteras ici, Clémence. Tu deviendras l'un de ces nids. Tes racines s'enfonceront dans le plancher, tes bras s'élèveront pour devenir des arches, et les futurs égarés s'assièront dans l'ombre de ton souvenir. Tu seras belle, tu seras éternelle, mais tu ne seras plus qu'un décor dans le songe d'un autre.

Elle s'avança vers la porte de soie, chaque pas libérant un nuage de spores lumineuses qui dansaient autour d'elle comme des fées de poussière. Le Wagon des Germinations s'étirait derrière elle, une forêt de velours et de lumière, tandis que devant, l'odeur du prochain écosystème commençait à filtrer : une effluve de glace et de miroirs, le froid tranchant des souvenirs qu'on a trop longtemps gardés au congélateur du cœur.

Elle posa sa main sur la membrane de soie. La chaleur de son manteau de mousse dorée lutta contre la morsure glacée qui venait de l'autre côté. Clémence ne se retourna pas. Le béton n'existait plus. Elle n'était plus une femme qui attendait le train ; elle était la graine qui forçait le passage à travers les dalles du destin, prête à fleurir

dans l'abîme. La membrane se déchira dans un murmure de papier de riz, et elle s'enfonça dans la blancheur aveuglante du wagon suivant, emportant avec elle l'or de sa métamorphose.

Chapitre 5

Le Premier Contrôle

La blancheur était un cri sourd, une nappe d'ivoire liquide qui s'était solidifiée en un instant éternel. En franchissant le seuil du nouveau wagon, Clémence ne pénétra pas dans une simple voiture de métal, mais dans le ventre d'un glacier céleste. L'air, purifié de toute scorie urbaine, possédait la saveur métallique des premières neiges et la dureté du diamant. Sous ses pieds, le sol n'était plus le linoléum usé par les pas des pressés, mais une plaque de cristal d'une transparence absolue, sous laquelle on pouvait voir défiler, non pas des rails, mais des constellations de lucioles captives fuyant à une vitesse onirique.

Son trench-coat, qui commençait à se parer des ors de la forêt précédente, réagit violemment à ce changement de climat. Les mousses dorées se figèrent, se changeant en de fines aiguilles de givre qui bruissaient à chacun de ses mouvements, tel un carillon de verre dans le vent d'hiver. Clémence frissonna, mais ce n'était pas seulement le froid qui mordait sa peau de bureaucrate ; c'était le silence. Un silence minéral, massif, qui semblait peser sur ses épaules comme une chape de marbre. Les barres de maintien, autrefois simples tubes d'acier, s'élançaient désormais vers le plafond comme des stalagmites de mercure figé, renvoyant son reflet déformé à l'infini.

Elle avança de quelques pas, et chaque battement de son cœur résonnait dans l'espace comme le coup de marteau d'un horloger géant. Les miroirs qui tapissaient les parois ne se contentaient pas de réfléchir l'espace ; ils semblaient digérer la lumière. À mesure qu'elle progressait, elle vit ses propres reflets s'émanciper de sa volonté. Dans une glace à sa droite, une version d'elle-même, vêtue d'une robe de papier de soie, pleurait des larmes de saphir. À sa gauche, une autre Clémence, les yeux clos,

semblait dormir dans un linceul de lierre.

Soudain, le mouvement du train changea de fréquence. Le bourdonnement organique de l'Arboris-Express s'atténua pour laisser place à un froissement sec, un murmure de papier que l'on froisse dans l'obscurité. Au bout de la rame, là où la lumière se faisait plus dense, une silhouette commença à s'agréger. Ce n'était pas une naissance, mais une précipitation chimique. Des milliers de petits rectangles de papier jauni, des titres de transport périmés depuis des siècles, des tickets de bus de cités disparues, commencèrent à tourbillonner dans une spirale frénétique.

La forme se précisa. Le Contrôleur des Réminiscences se dressait maintenant devant elle. Il était immense, une entité tectonique dont le corps semblait composé d'un empilement de registres d'archives et d'ombres portées. Son visage n'était qu'une surface lisse, une ardoise d'obsidienne où dansaient des reflets d'encre violette. Il portait un uniforme de drap lourd, couleur d'orage, qui semblait absorber toute chaleur environnante. À sa ceinture pendait une perforatrice d'argent dont les dents brillaient comme des étoiles cruelles.

« Le voyage a un prix, voyageuse de la surface », commença l'entité. Sa voix n'était pas un son, mais une vibration qui remontait par les semelles de Clémence, un grondement de plaques lithosphériques s'ajustant sous la croûte terrestre. « Ici, l'or du monde n'est que plomb. Nous n'acceptons que la monnaie du cœur. Un souvenir. Un fragment de ton enfance, pur et sans scissure, pour que le chemin s'ouvre. »

Clémence sentit une panique glacée l'envahir. Elle chercha dans son esprit, fouillant les tiroirs de sa mémoire qu'elle croyait si bien rangés. Elle vit des tableurs Excel, des dossiers gris, le visage de son chef de service, le code de son immeuble. Mais rien de tout cela n'avait de poids. C'était de la cendre, de la poussière de béton. Elle essaya de se remémorer l'odeur du chocolat chaud de ses six ans, mais l'image était floue, recouverte par une pellicule de rationalité rigide. Elle tenta d'offrir le souvenir de son premier diplôme, mais le Contrôleur laissa échapper un rire qui sonna comme une

avalanche de galets.

« Trop lourd. Trop mort », décréta l'ombre. « Tu es faite de pierre et de chiffres, petite graine. Si tu ne peux donner de lumière, tu deviendras le décor. »

Le froid redoubla d'intensité. Clémence regarda ses mains. Ses doigts commençaient à se couvrir d'une pellicule translucide. La pétrification ne venait pas de l'extérieur, elle naissait de son propre vide intérieur. Ses pieds se scellaient au sol de cristal. Elle sentait son sang ralentir, se changer en un sirop de glace sombre. Elle voulut crier, mais son souffle ne forma qu'un nuage de givre qui retomba sur son visage en poussière de diamant. Elle allait devenir une statue de plus dans cette galerie des regrets, un monument à la routine et à l'oubli.

C'est alors qu'une dissonance salvatrice déchira la nappe de silence. Un sifflement aigu, semblable au chant d'un oiseau de feu, retentit derrière elle. Elias, qui était resté tapi dans les replis de l'ombre comme un renard d'ambre, bondit au milieu du wagon. Il ne marchait pas, il glissait sur les reflets, une traînée de couleurs fauves dans cet univers de nacre.

« Toujours aussi gourmand, mon vieux collecteur de poussière ! » s'exclama Elias. Sa voix était un éclat de soleil dans une cave.

D'un geste vif, il sortit de sa besace une sphère de verre soufflé qui semblait contenir une tempête de printemps. Il la lança non pas vers le Contrôleur, mais vers l'un des miroirs latéraux. L'objet se brisa dans un fracas de cristal et de mélodie. Instantanément, une explosion de couleurs interdites envahit la rame. Des senteurs de lavande sauvage, de terre mouillée après l'orage et de sucre d'orge saturèrent l'air. Des milliers d'images s'échappèrent du débris : des rires d'enfants courant dans les hautes herbes, le contact d'une main maternelle sur un front fiévreux, le goût d'une mûre sauvage cueillie sur un chemin creux.

Le Contrôleur des Réminiscences poussa un cri qui ressemblait au déchirement d'une voile de navire. Cette profusion de souvenirs non sollicités, cette cacophonie émotionnelle agissait sur lui comme un poison. Il se recroquevilla, ses membres de papier s'envolant dans le tumulte chromatique. Les tickets qui composaient son être se mirent à battre des ailes comme des papillons affolés, cherchant à échapper à cette lumière trop vive, trop réelle.

« Vite ! » cria Elias en saisissant la main de Clémence.

Le contact fut électrique. La chaleur du jeune homme remonta le long du bras de la jeune femme, brisant la gangue de glace qui l'emprisonnait. Elle sentit ses articulations se libérer, son sang reprendre sa course tumultueuse. Ils s'élançèrent à travers le wagon, alors que le sol de cristal commençait à se fissurer sous l'effet du choc thermique. Des crevasses d'azur s'ouvraient sous leurs pas, révélant des abîmes de nuages et de songes.

Derrière eux, le Contrôleur tentait de se recomposer, mais il était submergé par la marée de souvenirs libérés par Elias. Il se débattait dans un océan de nostalgie, hanté par des images qui ne lui appartenaient pas.

Ils atteignirent la porte de communication au moment même où le wagon entier semblait vouloir se refermer sur lui-même comme une huître géante. Elias enfonça le levier, qui avait la forme d'une corne de licorne, et ils basculèrent dans l'entre-deux, là où l'air redevint soudain épais et moite, chargé de l'odeur des métaux anciens et des fleurs carnivores.

Clémence s'effondra contre la paroi du nouveau wagon, le cœur battant à tout rompre, tandis que les derniers éclats de givre tombaient de son manteau pour s'évaporer en une fine brume violette. Elle regarda Elias, qui souriait, une lueur de malice dans ses yeux qui changeaient de couleur comme des opales sous la pluie. Elle réalisa alors que son propre reflet, dans la vitre de la porte qui se refermait, n'était plus tout à fait

le même. Une petite étincelle, timide mais obstinée, venait de s'allumer au fond de ses pupilles, comme une étoile solitaire décidant de braver la nuit.

Le voyage continuait, mais la grisaille de son âme avait cédé la place à une première fêlure de lumière. Elle n'était plus seulement une passagère égarée ; elle devenait, lentement, le rêve qu'elle avait oublié de faire.

Chapitre 6

Le Miroir de l'Ambre

L'air dans cette nouvelle nef ne se respirait pas, il se dégustait comme un miel ancestral, une nappe de lumière dorée qui semblait figer le temps dans une goutte de résine éternelle. Les parois de l'Arboris-Express, autrefois d'un métal froid et clinique, s'étaient muées en d'immenses pans d'ambre translucide, au sein desquels palpitaient des lueurs captives. Des bulles d'oxygène, grosses comme des perles de rosée, montaient lentement vers le plafond voûté où des racines de cuivre s'entrelaçaient pour former un dôme de dentelle organique. Sous leurs pieds, le sol n'était plus qu'une mousse épaisse et d'un vert si profond qu'elle semblait avoir bu l'obscurité des siècles pour mieux rejeter une clarté émeraude.

Elias marchait devant, sa silhouette découpée en ombre chinoise contre l'éclat incandescent des murs. Ses mouvements possédaient la fluidité d'une branche de saule caressée par le vent, mais Clémence remarqua, pour la première fois, une étrange raideur dans la courbe de ses épaules. Une mélancolie minérale émanait de lui, une lourdeur qui n'appartenait pas à ce monde de sève et de songes. Il s'arrêta devant un panneau de résine particulièrement vaste, une fenêtre condamnée qui ne donnait pas sur les tunnels de pierre, mais sur un abîme de reflets mouvants.

— Regarde bien, Clémence, murmura-t-il, et sa voix résonna comme le froissement d'un parchemin très ancien qu'on déplie avec crainte. Ce que tu vois là n'est pas le dehors. C'est le dedans qui déborde.

Clémence s'approcha, ses doigts effleurant la surface tiède de l'ambre. La matière réagit à son contact, s'irisant de cercles concentriques comme la surface d'un lac de soufre. À l'intérieur de la paroi, des formes commençaient à se cristalliser. Ce

n'étaient pas des créatures, mais des fragments de vie citadine : un parapluie noir flottant dans un vide lacté, une horloge de gare dont les aiguilles tournaient à l'envers, une tasse de porcelaine se brisant en une pluie de pétales de gardénia.

— Ce wagon est le poumon de l'Arboris, continua Elias en posant sa main à côté de celle de la jeune femme. Il filtre les scories de la réalité pour nourrir l'enchantement. Mais l'enchantement est un prédateur affamé, Clémence. Il ne crée rien, il transmute.

Il se tourna vers elle, et la lumière dorée frappa son visage de plein fouet. Clémence laissa échapper un souffle court. Sur la tempe d'Elias, là où les cheveux auraient dû s'effacer vers l'oreille, la peau n'était plus de chair. Elle était devenue une mosaïque de nacre et d'écorce argentée. Une petite charnière de bronze, presque invisible, semblait scellée à la base de son cou, vestige d'un autre temps, d'une autre fonction.

— Tu n'es pas né ici, souffla-t-elle, les yeux écarquillés.

Elias laissa échapper un rire qui ressemblait au tintement de clochettes sous l'eau. Il retira lentement son gant, révélant une main dont les jointures étaient des nœuds de bois poli et les ongles des éclats de quartz fumé.

— J'ai porté le costume de laine et la cravate de soie, Clémence. J'ai compté les minutes sur un cadran de métal blanc en attendant que ma vie commence, sans voir qu'elle s'évaporait dans le bitume. J'étais un passager de la ligne 14, un matin de novembre où la pluie sentait le fer froid. Mon Navigo a chanté la même note dissonante que le tien, et la porte s'est ouverte sur l'impossible.

Il désigna les objets prisonniers de l'ambre, ces vestiges du Paris de la surface qui semblaient perdre leur couleur, devenant gris et translucides.

— Je croyais que l'oubli était un remède, une façon de me délester de ma peine. J'ai offert mes souvenirs de la surface à l'Arboris-Express pour payer mon droit de rester

dans ce jardin de prodiges. Je voulais ne plus être celui qui attend, celui qui s'ennuie, celui qui s'efface. Mais regarde-moi maintenant.

Il pressa sa paume contre la paroi. L'ambre s'assombrit instantanément. Une image surgit, plus nette que les autres : une petite rue pavée sous la lune, l'odeur du pain chaud, le rire d'une femme dont le visage restait désespérément flou. L'image vacilla, puis se changea en une grappe de baies sauvages qui éclata en poussière de pollen.

— Plus je perdais mes souvenirs, plus mon corps se changeait en paysage, expliqua-t-il avec une tristesse infinie. L'Arboris-Express se nourrit de notre substance historique pour maintenir la cohérence de ses rames. Sans la mémoire des hommes, ce monde ne serait qu'un chaos de couleurs sans forme, une tempête de sève sans direction. Nous sommes les piliers invisibles de ce palais de verre. Si nous oublions tout, nous devenons le wagon lui-même. Nous devenons l'ambre.

Clémence sentit un frisson gravir sa colonne vertébrale, une sensation de givre qui contrastait avec la chaleur du wagon. Elle regarda son propre trench-coat. La mousse dorée avait progressé, grimant désormais le long de ses revers comme une vigne impatiente. Ses boutons de plastique avaient pris l'éclat de scarabées précieux. Elle comprit alors que sa rationalité, cette armure de grisaille dont elle était si fière, était en train de fondre, non pas pour la libérer, mais pour la digérer.

— Le Contrôleur n'est pas un monstre, dit Elias d'une voix plus basse encore. C'est un collecteur de taxes spirituelles. Il attend ton souvenir le plus pur, celui qui contient encore une étincelle de vérité brute, pour stabiliser la motrice. Si tu lui donnes, tu pourras peut-être passer. Mais tu ne seras plus jamais Clémence. Tu seras un murmure dans le vent, une couleur dans la tapisserie.

— Et si je refuse ?

Elias s'approcha, si près qu'elle put voir les veines de sève bleue courir sous sa peau

de bois.

— Alors la réalité de l'Arboris s'effondrera autour de toi. Le métal reprendra ses droits, mais avec une violence telle que tu seras broyée dans les rouages du temps retrouvé. Le béton ne pardonne pas à ceux qui ont goûté au nectar des dieux. Choisir le Merveilleux, c'est accepter de se perdre ; choisir la Raison, c'est accepter de mourir à ce que l'on a découvert.

Il posa sa main de quartz sur l'épaule de Clémence. Là où ses doigts touchèrent le tissu, une fleur de safran s'épanouit instantanément, dégageant un parfum si puissant qu'il fit vaciller la jeune femme. Elle revit soudain, avec une clarté brutale, le visage de son ami imaginaire d'autrefois, celui qu'elle avait enterré sous des tonnes de dossiers et de rendez-vous importants. Il avait des ailes de libellule et des mains de craie. Il l'attendait au bord d'un gouffre de craie.

— Ce souvenir, Clémence... Il est ton ancre et ton poison. L'Arboris le sent. Il le veut. Le train ralentit car il a faim de toi. Chaque battement de ton cœur injecte un peu de ton passé dans les veines de ce convoi. Regarde les parois, elles s'illuminent de ta propre enfance.

Clémence tourna les yeux vers l'ambre. Elle y vit une balançoire vide sous un pommier en fleurs, le goût du sucre filé sur une foire oubliée, la sensation de l'herbe haute contre ses genoux d'enfant. C'était beau, d'une beauté à hurler, mais ces images perdaient de leur substance à mesure qu'elles apparaissaient dans la résine. Elles s'affinaient, devenaient des spectres de souvenirs.

— On ne peut pas stabiliser ce monde sans y laisser une part de soi, conclut Elias. Je suis resté trop longtemps. Je n'ai plus assez de souvenirs pour redevenir un homme, et pas assez d'oubli pour devenir une plante. Je suis une transition, un entre-deux qui s'étiole. Mais toi, tu as encore le poids de ton âme.

Le wagon tressaillit violemment. Un gémissement s'éleva des profondeurs de la structure, un son qui tenait du cri de baleine et du grincement d'un essieu rouillé. La lumière dorée vira au pourpre sombre. Des fissures apparurent dans l'ambre, non pas des cassures nettes, mais des déchirures comme dans une chair trop tendue. De la sève noire commença à perler des jointures du plafond.

— Le temps presse, Clémence. Le Miroir de l'Ambre demande son dû. Si tu ne décides pas ce que tu es prête à sacrifier, le train décidera pour toi. Et il prendra tout, jusqu'à la couleur de tes yeux.

Clémence ferma les paupières, cherchant dans le labyrinthe de son esprit ce souvenir d'enfance qu'elle avait si bien caché. Elle sentait le regard d'Elias peser sur elle, une attente millénaire. Autour d'eux, les parois d'ambre se mirent à chanter, une polyphonie de voix d'enfants et de froissements d'ailes, un appel irrésistible vers la dissolution totale dans la beauté pure. Elle serra les poings, sentant les racines de l'Arboris-Express s'enrouler invisiblement autour de ses chevilles, l'invitant à ne plus être qu'une fleur de plus dans ce jardin de fer et de lumière.

Chapitre 7

La Traversée de la Rame-Océan

La paroi d'ambre, autrefois solide et brûlante, se mit à frissonner comme la surface d'un étang sous l'haleine d'un orage imminent, avant de se liquéfier dans un soupir de vapeur saline. Le pourpre sombre qui menaçait d'étouffer Clémence se dilua dans une explosion d'outremer et de turquoise, transformant l'atmosphère oppressante en une brume de nacre fraîche. Le sol de la rame disparut brusquement, non pas dans le vide, mais dans une profondeur abyssale où dansaient des poussières d'étoiles marines. Clémence ne tomba pas ; elle bascula dans un élément qui n'était ni tout à fait de l'eau, ni tout à fait du rêve, mais une substance onctueuse et vibrante, un azur liquide qui portait en lui le chant des baleines de l'origine du monde.

Son trench-coat, déjà paré de mousses d'or, se déploya autour d'elle comme les nageoires d'une chimère abyssale, ses pans de tissu gris s'allongeant en traînées de varech soyeux. L'air, saturé d'iode et de phosphore, n'étouffait pas ses poumons mais les emplissait d'une clarté nouvelle, une respiration de corail qui pulsait au rythme de son cœur. Autour d'elle, les parois de l'Arboris-Express s'étaient évanouies pour laisser place à une cathédrale de courants translucides, où les barres de maintien s'étaient métamorphosées en piliers de sel gemme, sculptés par des marées millénaires.

Clémence tenta d'avancer, mais ses membres semblaient lestés par des chaînes d'ombre. Chaque mouvement vers la porte suivante, qui scintillait au loin comme une perle oubliée au creux d'une huître géante, lui demandait un effort colossal. Ce n'était pas la densité du liquide qui l'entravait, mais la lourdeur de ses propres certitudes. Ses pensées, ces ancres de béton qu'elle avait jetées pendant des années dans le port de sa routine, la tiraient inexorablement vers le bas, vers le plancher invisible de la station

pétrifiée. Elle revit son bureau, les chiffres alignés comme des soldats de plomb, la froideur des néons, la sécurité mortifère des horaires. Chaque souvenir de sa vie « raisonnable » se changeait en un galet noir niché dans son esprit, la rendant trop pesante pour la fluidité de ce monde.

C'est alors qu'elles apparurent : des méduses d'une beauté terrifiante, dont les ombrelles diaphanes palpaient d'une lumière violette et douce. Elles ne nageaient pas, elles dérivait comme des bulles de pensée égarées. Leurs tentacules, longs filaments de soie lumineuse, traînaient derrière elles des éclats d'images, des fragments de miroirs brisés. L'une d'elles effleura l'épaule de Clémence, et une décharge de pur azur traversa sa poitrine.

Elle vit un jardin. Elle vit un petit garçon aux genoux écorchés qui lui tendait une pierre en forme de cœur, jurant qu'elle contenait un génie endormi. Elle sentit l'odeur du papier neuf, celle des premiers crayons de couleur dont la pointe promettait de redessiner le ciel. La méduse-souvenir s'attarda, et Clémence comprit que ces créatures n'étaient pas des prédateurs, mais des dépositaires. Elles portaient en elles tout ce qu'elle avait élagué pour devenir « quelqu'un ».

— Ne lutte pas contre le courant des possibles, murmura une voix qui semblait naître de l'entrechoquement des coquillages. L'eau ne porte que ceux qui acceptent de se dissoudre.

Elle reconnut la vibration du Contrôleur, bien qu'il fût invisible dans cette immensité bleue. La peur de se perdre, cette vieille compagne aux doigts de fer, tenta une dernière fois de la retenir. Clémence ferma les yeux, laissant ses paupières devenir des écailles d'argent. Elle lâcha prise. Elle abandonna la rigidité de son nom, la rectitude de sa carrière, la géométrie froide de ses peurs. Elle se fit sillage, elle se fit écume.

Aussitôt, la pesanteur s'évanouit. Son corps devint une plume de lumière portée par

un vortex ascendant. Elle se mit à nager, non plus avec ses muscles, mais avec sa volonté, fendait l'eau-rêve d'un geste fluide et souverain. Les méduses-souvenirs s'écartèrent sur son passage comme une garde d'honneur, illuminant son chemin de leurs pulsations électriques. Elle traversait des bancs de poissons d'argent qui n'étaient que des rires d'enfants cristallisés, elle contournait des récifs de corail rouge formés par les colères sacrées de son adolescence.

La porte de la rame suivante se rapprochait, nimbée d'un éclat de lune. Elle n'était plus un obstacle de métal, mais un voile de nacre oscillant sous l'effet d'une marée invisible. Clémence sentit les racines de l'Arboris-Express frémir contre sa peau, non plus pour l'emprisonner, mais pour la guider, comme les veines d'un grand corps qui l'acceptait enfin en son sein. Elle n'était plus une intruse dans l'Interstice, elle en devenait la lymphe, le sang doré, la conscience éveillée.

Juste avant d'atteindre le seuil, une dernière méduse, plus vaste que les autres, d'un blanc si pur qu'il en était aveuglant, se dressa devant elle. Ses filaments ne portaient pas d'images, mais un silence vibrant. Clémence y plongea ses mains. Elle sentit la texture d'un rêve qu'elle n'avait jamais osé formuler, une aspiration à l'infini qui dépassait les murs de la ville et les limites de son propre corps. Le souvenir de l'ami imaginaire, celui qu'elle avait muré dans une cave de son âme, pointa le bout de son nez de lumière. Il ne lui demandait pas de revenir en arrière, il l'invitait à franchir le pas de côté.

Elle poussa le voile de nacre. L'eau-rêve tourbillonna une dernière fois autour de ses tempes, lui murmurant des secrets oubliés dans le langage des abysses. Le monde redevint soudain d'une verticalité saisissante, mais la sensation de fluidité resta ancrée dans ses os. Elle n'était plus Clémence l'Égarée, elle était Clémence la Fluide, celle qui traverse les miroirs et danse avec les ombres. Derrière elle, la Rame-Océan se referma dans un clapotis de cristal, laissant place à une nouvelle métamorphose, tandis que le parfum de l'iode se mêlait déjà aux effluves d'une forêt plus ancienne que le temps lui-même. Ses yeux, désormais d'un iris changeant comme le fond des

mers, fixèrent l'obscurité lumineuse qui s'ouvrait devant elle, prête à payer le prix de son prochain souffle d'enchantement.

Chapitre 8

L'Écho des Tunnels Oubliés

Le silence ne s'installa pas ; il s'abattit comme une chape de givre étoilé sur les parois de l'Arboris-Express.

Clémence franchit le seuil de la nouvelle rame et sentit aussitôt l'air se densifier, se transformant en un éther de nacre où chaque mouvement déplaçait des volutes de poussière d'argent. Les rumeurs de l'océan s'étaient éteintes, remplacées par une absence de bruit si absolue qu'elle en devenait une fréquence, une vibration sourde nichée au creux des os. Ici, le tunnel n'était plus de béton ni de racines, mais une gorge de cristal noir, polie par des millénaires de souffles oubliés. Le train glissait sans le moindre frottement, tel un patineur de verre sur un lac de mercure, s'enfonçant dans les entrailles d'une géographie qui n'appartenait plus à la carte des hommes, mais à la cartographie des songes.

Dans ce vide suspendu, les parois de la rame devinrent translucides, révélant des strates de temps compressées. Clémence posa une main sur une vitre qui n'était plus qu'une membrane de méduse figée. Sous ses doigts, des lueurs opalescentes s'éveillèrent. Ce n'étaient pas des reflets, mais des résonances. Elle vit, de l'autre côté de la paroi, des silhouettes de brume marcher au rythme de métronomes invisibles. C'étaient les ombres de la surface, les passagers du monde d'en haut, pétris de certitudes grises et de hâte stérile. Elle reconnut son propre reflet d'autrefois : une femme au visage de craie, les yeux rivés sur un cadran de montre, s'efforçant de ne pas déborder du cadre étroit de sa propre existence.

Soudain, le silence se fissura. Ce ne fut pas un cri, mais un murmure de papier froissé, un écho de craie sur un tableau noir. Une voix s'éleva du sol, fluide comme une

source retrouvant son lit.

— Pourquoi as-tu cessé de dessiner les cités de nuages, Clémence ?

Elle tressaillit. La voix était la sienne, mais débarrassée de la rouille des années. Elle provenait d'un petit tas de feuilles mortes qui tourbillonnaient dans le couloir, des feuilles qui, à bien y regarder, étaient des pages arrachées à de vieux carnets de croquis. Des dessins qu'elle croyait avoir brûlés dans le fourneau de sa raison d'adulte s'animaient maintenant sous ses yeux. Des dragons-libellules aux ailes de vitrail s'échappaient des marges, volant entre les barres de maintien qui s'infléchissaient comme des tiges de roseaux d'or.

Elle avança, le cœur battant à la cadence d'un tambour de soie. Chaque pas sur le plancher de bois précieux faisait germer des souvenirs qu'elle avait enterrés sous des couches de logique froide, comme on enterre un trésor pour ne plus jamais avoir à le protéger. Elle vit apparaître, assis sur un siège tressé de rayons de lune, l'ombre de son ami imaginaire. Il n'était pas une créature de chair, mais une constellation de points lumineux, une silhouette de poussière d'étoiles qui tenait entre ses mains un fusain fait d'ébène antique.

— Tu as construit une cage de chiffres pour y enfermer le vent, murmura la constellation. Tu as cru que le gris était une armure, alors que ce n'était qu'une poussière de cendre sur ton âme.

Clémence voulut répondre, mais sa voix s'étrangla dans une vague de couleurs oubliées. Elle se souvint alors de la sensation de la peinture fraîche sur ses doigts, du vertige de la page blanche qui n'était pas une menace mais une promesse d'infini. Elle revit le moment exact où elle avait décidé d'être "sérieuse", ce jour où elle avait troqué son pinceau contre un stylo-bille noir, scellant ainsi la porte de son royaume intérieur. Elle avait étouffé sa propre lumière pour se fondre dans la pénombre de la grisaille urbaine, pensant que la maturité exigeait le sacrifice de l'émerveillement.

Le train traversa alors une zone de vide sidéral. Les parois s'évanouirent tout à fait, laissant Clémence seule au milieu d'un cosmos intérieur. Autour d'elle, ses anciennes idées, celles qu'elle avait jugées "enfantines" ou "inutiles", flottaient comme des méduses de feu. Des poèmes jamais écrits, des mélodies fredonnées sous la douche et aussitôt oubliées, des visions de villes suspendues à des fils de soie... Tout ce qu'elle avait amputé d'elle-même pour devenir une fonctionnaire de la réalité l'entourait maintenant, réclamant son droit à l'existence.

— L'Interstice ne crée rien, Clémence, souffla l'ombre de lumière. Il ne fait que rendre à la terre ce que tu lui as caché. Tu es la sève qui irrigue ce monde, mais tu t'es crue racine morte.

Une larme roula sur la joue de la voyageuse. En touchant le sol, elle ne s'écrasa pas, mais se transforma en une perle de saphir qui roula vers le fond de la rame. À cet instant, le trench-coat gris souris de Clémence commença à se déliter. Les fibres de coton terne furent remplacées par des filaments de lichen doré et des pétales de jasmin nocturne. Ses chaussures, lourdes et fonctionnelles, devinrent des sandales de racines tressées, légères comme le souffle d'un papillon. Elle sentit ses os s'alléger, sa chair devenir poreuse à la magie qui saturait l'air.

Elle n'était plus une intruse dans ce tunnel, elle en était la respiration. Le silence absolu se mua en une symphonie de murmures où chaque atome chantait sa propre métamorphose. Elle réalisa que la "masse grise" du monde d'en haut n'était qu'une illusion, un voile de suie posé sur un miroir d'or. En voulant se protéger de l'étrange, elle s'était privée de l'essentiel : la capacité de transformer le plomb du quotidien en l'or de la vision.

L'Arboris-Express ralentit, sa structure organique vibrant d'un plaisir animal. Les parois se reformèrent, mais elles étaient désormais incrustées de pierres précieuses qui pulsaient comme des cœurs. Clémence se redressa, la colonne vertébrale droite

comme un tronc de chêne millénaire. Ses yeux irisés perçaient l'obscurité, non plus avec la peur de l'inconnu, mais avec la soif de la création.

— Je me souviens, dit-elle enfin, et sa voix fit vibrer les parois de cristal comme une cloche d'argent. Je me souviens que le monde n'est pas ce que l'on voit, mais ce que l'on ose imaginer.

L'ombre de poussière d'étoiles lui tendit le fusain d'ébène. Clémence s'en saisit, et au contact du bois sacré, une chaleur intense parcourut son bras, réveillant des circuits de création longtemps atrophiés. Elle dessina un trait dans l'air, et une ligne de feu bleuté resta suspendue, marquant l'espace de sa volonté retrouvée. Elle n'était plus l'Égarée, celle qui subit le sortilège ; elle devenait l'Artisane, celle qui tisse la trame de l'enchantement.

Le train s'arrêta dans un soupir de vapeur de lavande. La porte coulissa, révélant une arche de ronces fleuries d'où s'échappait une lueur d'ambre. Clémence savait que le chemin vers la cabine de tête était encore long, et que le Contrôleur l'attendait avec son péage de souvenirs, mais elle ne craignait plus le vide. Elle portait en elle la forêt, l'océan et les étoiles qu'elle avait autrefois reniés. Elle s'avança vers la prochaine rame, laissant derrière elle les échos de ses doutes, prête à peindre les ténèbres des couleurs de sa propre résurrection.

Chapitre 9

Le Jardin des Intentions

Le seuil de la quatrième rame n'était pas une porte, mais une paupière de nacre qui se souleva dans un bruissement de soie sauvage. Clémence pénétra dans une atmosphère si dense qu'elle semblait nager au cœur d'une améthyste liquide. Ici, le métal de l'Arboris-Express s'était totalement effacé sous l'étreinte d'une flore pensive, dont les racines plongeaient dans les interstices de la réalité pour puiser une sève faite de songes oubliés. Le sol n'était plus qu'un tapis de mousses phosphorescentes qui gardaient l'empreinte lumineuse de ses pas, comme si le wagon lui-même tenait le registre de ses hésitations.

Le Jardin des Intentions respirait au rythme des battements de cœur de Clémence. Elle s'arrêta, déconcertée par le silence qui n'en était pas un : c'était un bourdonnement de ruche céleste, le murmure des herbes hautes discutant avec le vent qui n'existait pas encore. Partout, des fleurs aux pétales de vitrail pendaient des porte-bagages transformés en lianes d'argent. Dès qu'une pensée analytique effleurait l'esprit de la jeune femme, dès qu'elle tentait de mesurer la distance ou de calculer l'heure, l'espace se distendait. Les parois s'éloignaient dans une perspective impossible, et les lianes se changeaient en barreaux de fer froid, gris comme un lundi de novembre.

— Ne cherche pas la géométrie de ce lieu, Clémence, souffla une voix de rosée qui semblait émaner des corolles suspendues. La ligne droite est le chemin des âmes en cage.

Elle referma les mains sur son trench-coat, dont les fibres se muaient désormais en une dentelle de lichen doré. Sa première impulsion fut de lutter, d'ouvrir son sac à main pour y chercher son téléphone, une montre, un repère de sa vie de béton et de

verre. Mais à chaque geste brusque, à chaque sursaut de peur rationnelle, la rame réagissait. Des épines de cristal noir jaillirent du sol, barrant la route d'une forêt de ronces géométriques, pointues comme des théorèmes. Le wagon devint une cathédrale de glace sombre, reflétant son visage anxieux en mille éclats de grisaille.

Elle comprit alors que ce jardin était un miroir de ses marées intérieures. Le merveilleux n'était pas une décoration, c'était un langage. Pour avancer, elle ne devait pas marcher, mais devenir la saison qu'elle souhaitait habiter.

Elle ferma les yeux, s'imposant un calme qu'elle n'avait pas ressenti depuis les étés de son enfance, lorsque le temps n'était qu'une traînée de pollen sur ses doigts. Elle se remémora la chaleur d'un soleil d'août sur ses joues, l'odeur de la terre après l'orage, et ce sentiment de liberté pure qui la submergeait quand elle courait dans les champs sans but précis. À cette évocation, un frisson parcourut la structure organique du train. Le craquement des épines de cristal qui se brisaient résonna comme un rire de cascade.

Lorsqu'elle rouvrit les paupières, le paysage s'était métamorphosé. Les ronces noires s'étaient muées en fougères de lumière, dont les frondes se courbaient pour lui offrir un passage. Des fleurs-lanternes, semblables à des méduses flottant dans un océan d'air, s'allumèrent sur son passage, diffusant une clarté d'ambre et d'opale. Clémence avança, et cette fois, la rame ne s'allongea pas. Elle sembla au contraire se replier avec tendresse, raccourcissant le trajet au gré de sa sérénité.

Au centre de ce wagon-jardin trônait un arbre dont le tronc était fait de milliers de câbles de cuivre tressés à des lianes de glycines. Ses feuilles n'étaient pas de chlorophylle, mais de papier de soie, portant chacune une phrase manuscrite, une intention fugace, un désir d'enfant. Clémence s'en approcha. Elle vit des feuilles qui disaient : « Je veux voler », « Je veux comprendre le chant des baleines », « Je veux que le bleu soit une saveur ». C'était le réservoir des rêves que le monde de la surface avait jugés inutiles.

Une branche s'abaissa vers elle, telle une main de géant bienveillant. À son extrémité, une fleur close, d'un rouge profond comme un rubis en fusion, semblait attendre un signal. Clémence comprit qu'elle devait nourrir cet organisme de sa propre substance émotionnelle pour déverrouiller l'accès à la rame suivante. Elle ne pouvait plus tricher. Elle ne pouvait plus se cacher derrière le rempart de sa logique de bureaucrate.

Elle posa sa paume contre l'écorce tiède, là où le cuivre battait comme une artère. Elle ne chercha pas à expliquer l'étrangeté de la situation. Elle accepta simplement la tristesse bleue de ses années perdues dans les bureaux gris, la joie jaune de ses souvenirs retrouvés, et la colère pourpre d'avoir si longtemps étouffé sa propre lumière. Elle laissa ces couleurs couler de son cœur vers l'arbre, comme un ruisseau rejoignant un fleuve.

La réaction fut immédiate. L'arbre s'illumina d'une incandescence boréale. Les feuilles de papier de soie s'envolèrent dans un tourbillon de papillons blancs, et la fleur de rubis s'épanouit, libérant un parfum si puissant qu'il semblait raconter l'histoire de la création du monde. Au cœur de la corolle, une clé de sève solidifiée, translucide et vibrante, l'attendait.

Clémence s'en saisit. Elle sentit la clé pulser contre son doigt, s'accordant à sa propre fréquence. En cet instant, elle n'était plus une passagère égarée dans un cauchemar souterrain ; elle était la gardienne d'un écosystème de l'esprit. Elle réalisa que l'Arboris-Express n'était pas une prison, mais un processus de guérison, une mue nécessaire pour ceux dont l'âme s'était desséchée sous le bitume.

Elle se dirigea vers le fond de la rame. Là où se trouvait autrefois une porte de métal coulissante, se dressait maintenant une cascade de racines tressées, une porte vivante qui ne s'ouvrirait qu'à la reconnaissance d'une vérité intérieure. Clémence leva la clé de sève. Elle ne pensa pas à la destination, ni au temps qui passait, ni au Contrôleur

qui l'attendait dans l'ombre. Elle pensa simplement à la beauté d'une fleur qui pousse dans le silence d'une intention pure.

Les racines s'écartèrent dans un murmure de harpe éolienne. Un courant d'air chargé de sel marin et d'anciennes légendes vint lui caresser le visage. Le jardin derrière elle sembla s'incliner dans un dernier hommage de verdure, tandis qu'elle s'apprêtait à franchir le seuil vers l'avant-dernière étape de son voyage. Sa silhouette, maintenant drapée de mousses et d'éclats stellaires, se découpa contre la lueur naissante de la rame suivante. Elle fit un pas de plus, et le sol sous ses pieds chanta une note de musique ancienne, le son d'un monde qui n'avait jamais cessé d'exister, juste sous la surface de l'habitude.

Chapitre 10

L'Assaut de la Grisaille

L'air s'épaissit de la saveur âcre du calcaire broyé, un souffle de craie froide qui vint éteindre le parfum de jasmin et de sel marin de la porte précédente. Clémence fit un pas sur le plancher du wagon, mais le bois vivant, qui sous ses pieds aurait dû palpiter comme le flanc d'un grand cétacé, semblait frappé de stupeur. Une pénombre de plomb, lourde comme le silence d'une administration désertée, coulait des bouches d'aération. Ce n'était pas l'ombre protectrice des sous-bois, mais une obscurité mate, une absence de lumière qui dévorait les couleurs jusqu'à ne laisser qu'un dégradé de cendres.

Le long des parois, les lianes de phosphore qui servaient de lanternes s'étiolèrent. Leurs corolles irisées se recroquevillèrent, étouffées par une poussière fine, une neige de graphite et de résidus de gomme. Clémence sentit son trench-coat, dont les broderies de mousse commençaient à peine à s'épanouir, devenir pesant, rigide, reprenant sa texture de coton industriel, gris comme un ciel de novembre au-dessus de la Défense.

Soudain, un craquement sinistre déchira la mélodie du train. Dans les coins de la rame, le béton brut commença à sourdre, non pas comme une construction, mais comme une tumeur minérale. Il s'écoulait entre les feuilles de fougère, pétrifiant les sèves en cascades de pierre sèche. Ce n'était pas une simple fumée ; c'était la Grisaille. Elle se manifestait sous la forme de volutes épaisses de poussière de bureau, des nuages de trombones rouillés et de lambeaux de formulaires administratifs qui tourbillonnaient dans un vent de climatisation frelatée.

— Clémence, ne regarde pas en arrière ! cria Elias.

Sa voix, d'ordinaire semblable au froissement de la soie sur le quartz, résonna avec une urgence métallique. Il se tenait au centre de l'allée, sa silhouette drapée de reflets d'opale luttant contre l'invasion du terne. La Grisaille semblait le traquer plus que tout autre, car il était l'antithèse de cette monotonie pétrifiée.

La manifestation s'intensifia. La fumée de béton se condensa pour former des silhouettes sans visage, des spectres de bureaucrates aux membres de néon blafard, tenant des dossiers dont les pages s'envolaient comme des ailes de corbeaux de papier. Ils n'avaient pas de bouche pour hurler, mais le son d'un millier de claviers s'entrechoquant dans une pièce sans fenêtre émana de leur poitrine creuse. C'était la peur de Clémence qui prenait corps, son angoisse des heures perdues devant des écrans bleutés, de la vie segmentée en tableaux de calculs, du temps qui s'écoule sans que l'âme ne s'en aperçoive.

Le train, l'Arboris-Express, gémit. Les rails de sève luminescente semblaient se figer sous l'assaut de cette gangue de ciment. Les parois de verre organique se ternirent, se couvrant de la buée grasse des métros de surface à l'heure de pointe. L'oxygène se raréfia, remplacé par l'odeur rance de l'encre de photocopieuse et du café froid.

Elias leva les mains, et de ses doigts jaillirent des filaments de lumière ambrée, des ronces solaires qui tentèrent de lacérer les nuages de poussière. Mais la Grisaille était vorace. Elle ne brûlait pas ; elle absorbait. Chaque éclat de merveilleux qu'Elias projetait était immédiatement recouvert d'une pellicule de suie calcaire.

— Elle vient de toi, Clémence ! lâcha-t-il dans un effort surhumain. Elle se nourrit de ta certitude que ce monde n'est qu'un rêve ! Si tu crois à la prison, les barreaux pousseront en nous !

Une déflagration de silence retentit. Une main de fumée compacte, dure comme le granit, s'abattit sur Elias. Le choc fut celui d'une montagne s'écroulant sur une étoile.

Elias fut projeté contre une paroi dont les racines se brisèrent comme du verre mort. Il glissa au sol, et là où le béton l'avait touché, sur son épaule et son flanc droit, la peau n'était plus qu'une surface grise, granuleuse, sans vie. La pétrification rampait sur lui, transformant le tissu de ses vêtements en une armure de scories.

— Elias !

Clémence voulut courir vers lui, mais ses propres pieds semblaient s'enfoncer dans un bitume invisible. La Grisaille l'encerclait, murmurant à ses oreilles le chant des pendules et le cliquetis des serrures. Les spectres de papier tournoyaient autour d'elle, lui tendant des contrats de vide, des promesses de sécurité dans le néant. Elle voyait l'éclat dans les yeux d'Elias faiblir, la lumière de chrysoprase s'éteindre sous la cendre.

La douleur d'Elias était un cri muet dans ce monde d'organique et de rêve. Son bras, désormais une colonne de pierre immobile, semblait peser le poids d'un siècle d'ennui. Malgré cela, il tendit son autre main, encore vivante, encore vibrante de la couleur des aurores boréales, pour repousser un nuage de poussière qui s'apprêtait à recouvrir le visage de la jeune femme.

— Ne les laisse pas... te ramener au gris, murmura-t-il, sa voix s'effritant comme du sable.

Clémence regarda sa main pétrifiée, ce morceau de statue froide qui avait été, quelques instants plus tôt, une source de chaleur et de poésie. Une colère ancienne, une colère de l'enfance oubliée, commença à battre dans ses tempes. Elle se souvint des après-midi où elle dessinait des jardins sur les marges de ses cahiers d'école, avant qu'on ne lui dise que les fleurs ne poussent pas dans les marges.

Elle ne chercha pas à repousser la fumée avec ses mains. Elle ferma les yeux et imagina la sève. Elle imagina la force d'une racine capable de fendre le pavé le plus

dur, la puissance d'une seule herbe folle qui déchire le bitume d'une autoroute pour saluer le soleil. Elle ne lutta pas contre le béton ; elle décida qu'il était fertile.

Dans son esprit, elle vit la poussière de bureau se transformer en pollen. Elle vit les dossiers administratifs devenir des feuilles mortes nourrissant un sol de forêt. Elle vit le gris se saturer, se gorger de la couleur du crépuscule jusqu'à devenir un violet profond, électrique.

Le changement commença par un murmure. Sous la couche de ciment qui recouvrait le wagon, une pulsation revint. Une fleur, d'un rouge si violent qu'il semblait saigner de la lumière, perça la couche de poussière sur le sol. Puis une autre. Et bientôt, une marée de corolles sauvages éclata à travers la fumée de béton. Les spectres de papier se déchirèrent, leurs lambeaux se transformant en papillons de nuit aux ailes de velours noir.

La Grisaille recula, chassée non par la force, mais par l'efflorescence. Le béton se fissura, révélant en dessous une nacre chatoyante. L'odeur du café rance fut balayée par un vent d'humus et de myrrhe.

Clémence se précipita aux côtés d'Elias. Elle posa ses mains sur son épaule de pierre. Elle sentit le froid du minéral, la mort de la sensation. Elle ne pleura pas, car les larmes auraient été trop liquides pour cette agonie de roche. Elle se contenta de respirer contre lui, de lui transmettre la vision du jardin qu'elle portait désormais en elle, un jardin où le béton n'était qu'un piédestal pour les roses.

Lentement, une fissure apparut sur le bras d'Elias. Une lueur émeraude filtra par la brèche. Le gris s'écailla, tombant au sol comme des croûtes d'une blessure refermée. La vie revenait, mais Elias restait pâle, son essence épuisée par le rempart qu'il avait érigé de son propre corps.

Le train reprit sa course, un sifflement de flûte de pan annonçant l'approche d'une

nouvelle station, mais l'air dans la rame gardait un goût de cendre résiduel, un rappel que la surface n'était jamais loin, tapie dans l'ombre de chaque doute. Clémence aida Elias à se redresser, alors que les parois du wagon se remettaient à respirer, bien que plus lentement, comme un cœur après une grande frayeur. Au bout du couloir, la porte de la prochaine rame brillait d'un éclat d'argent pur, mais derrière elles, une traînée de poussière grise persistait sur le sol, telle une cicatrice sur la peau du merveilleux.

Chapitre 11

Le Terminus Fantôme : L'Oubloir

L'Arboris-Express poussa un long gémissement de violoncelles avant de s'immobiliser dans un souffle de pollen argenté. Les portes, semblables à des ailes de libellules géantes, s'écartèrent avec une lenteur cérémonieuse, révélant non pas le carrelage biseauté d'un quai de correspondance, mais une cathédrale inversée de bois vivant. Ici, l'air ne sentait plus l'ozone et l'angoisse des foules pressées ; il exhalait un parfum de terre ancienne, de papier jauni et de larmes de résine. Clémence fit un pas hors de la rame, sentant sous ses semelles, encore marquées par le bitume de la surface, un tapis de mousse si dense qu'il semblait boire le bruit de ses battements de cœur. Elle venait de pénétrer dans l'Oubloir, le terminus fantôme où le temps s'enroulait sur lui-même comme une fougère dans l'obscurité.

Tout autour d'elle, les parois de la station étaient d'immenses réseaux de racines translucides, palpitant d'une lumière de luciole. Ces veines végétales ne transportaient pas de sève, mais des images, des sons, des bribes de vies délaissées. C'était une bibliothèque organique où les livres avaient été remplacés par des nœuds de fibres ligneuses, chacun emprisonnant une réminiscence dont le propriétaire n'avait pu s'acquitter. Clémence s'approcha d'une colonne de lierre qui s'élançait vers une voûte invisible, perdue dans des nimbes d'indigo. À l'intérieur du tronc, elle vit, comme à travers un cristal dépoli, une femme figée dans une éternité de porcelaine. La malheureuse n'était plus qu'une statue de sel et de lichen, ses mains tendues vers un souvenir qui flottait juste hors de sa portée : l'odeur d'une brioche chaude un dimanche matin, un flocon de neige fondant sur une joue d'enfant.

— Ils sont les gardiens malgré eux de ce qu'ils ont refusé de chérir, murmura Elias derrière elle.

Sa voix était un bruissement de feuilles sèches, encore fragile, portant les stigmates de sa récente pétrification. Il désigna du regard les galeries qui s'enfonçaient dans les profondeurs de la terre parisienne, là où les racines devenaient si denses qu'elles formaient des alcôves de ténèbres irisées.

— L'Oubloir n'est pas une prison, Clémence. C'est un miroir. Le Contrôleur ne vole rien ; il ne fait que collecter les dettes de ceux qui ont oublié que leur âme était faite d'étoiles et de boue, et non de chiffres et d'horaires.

Clémence sentit un frisson courir le long de son échine, là où les premières pousses de mousse dorée commençaient à broder son trench-coat. Elle posa sa main sur une racine particulièrement volumineuse qui vibrait d'un éclat ambré. Aussitôt, le monde bascula. Elle ne voyait plus les parois de l'Oubloir, mais une cour de récréation baignée d'une lumière d'automne. Elle vit un petit garçon aux genoux écorchés qui lui tendait un caillou brillant, jurant qu'il s'agissait d'un œuf de phénix. C'était lui. Son ami imaginaire, celui qu'elle avait décapité d'un coup de logique froide le jour de ses dix ans pour plaire à la gravité des adultes. Le souvenir était là, battant comme un oiseau blessé dans la cage des fibres végétales. Il était si vif, si douloureusement pur, qu'elle sentit ses propres larmes couler, traçant des sillons de rosée sur son visage aux reflets d'opale.

Elle comprit alors avec une clarté brutale la nature du péage. Le Contrôleur des Réminiscences n'exigeait pas n'importe quel souvenir ; il réclamait la clef de voûte de son identité. Si elle donnait ce fragment d'enfance pour acheter son passage vers la surface, elle redeviendrait une silhouette grise dans le métro de béton, une ombre parmi les ombres, mais elle serait vide. Elle serait une coquille de nacre dépourvue de perle. Si elle refusait, elle resterait ici, muse de bois et de sève, intégrée à la géométrie sacrée de cet écosystème souterrain, devenant une étagère vivante pour les souvenirs des autres.

Une brume opaline commença à ramper sur le quai, dévorant les contours de l'Arboris-Express qui attendait, ses rames palpitant comme les flancs d'un grand cétacé endormi. Dans le lointain, un son de cloche, profond et sourd comme si l'on frappait sur le crâne de la terre, annonça l'approche d'une autorité invisible. Le Contrôleur n'était pas loin. On sentait son haleine de papier ancien et de suie se propager entre les colonnes de racines.

Clémence regarda ses mains. Ses doigts devenaient effilés, les ongles prenaient la texture de l'écorce de bouleau. Elle se tourna vers Elias, dont les yeux étaient devenus deux lacs de mercure calme.

— Pourquoi le chemin du retour exige-t-il que l'on se brise ? demanda-t-elle, sa voix se mêlant au chant des grillons qui habitait désormais les recoins de la station.

— Parce que pour retrouver le monde d'en haut, tu dois accepter d'être plus légère que lui, répondit Elias en cueillant une goutte de lumière qui flottait dans l'air. La surface est un poids, Clémence. Elle écrase les rêves pour en faire des trottoirs. Le Contrôleur ne veut pas ton souvenir pour le détruire, il le veut pour nourrir l'Interstice. C'est la taxe de l'enchantement.

Elle déambula parmi les "Oubliés", ces voyageurs de l'ombre transformés en arbustes de corail et en monolithes de quartz. Elle vit un homme dont le costume de banquier se muait en une armure d'écailles de dragon vert, ses yeux fixés sur un contrat qui s'était transformé en une feuille de fougère géante. Il semblait en paix, mais c'était la paix du minéral, l'immobilité des montagnes. Clémence toucha une paroi et sentit le flux des mémoires collectives couler sous ses doigts : des rires de balançoire, des premiers baisers sous la pluie de juin, des deuils transformés en fleurs de lune. Tout le Paris secret, le Paris des cœurs battants, était stocké ici, dans cette bibliothèque de racines qui maintenait la ville de surface en équilibre précaire au-dessus de l'abîme.

Une secousse ébranla la station. Les racines se mirent à onduler comme des anémones

de mer sous l'effet d'un courant invisible. Une ombre immense, tissée de millions de tickets de métro périmés et de lambeaux de brume, commença à se matérialiser au bout du quai. C'était lui. Le Contrôleur. Il n'avait pas de visage, seulement un vide immense là où les traits auraient dû se trouver, un vide qui aspirait la lumière et les certitudes. Dans sa main, une perforatrice d'argent pur scintillait, prête à oblitérer le destin des égarés.

Clémence sentit son propre souvenir d'enfance—l'œuf de phénix—brûler contre sa poitrine, cherchant à s'échapper, à rejoindre le réseau des racines pour y trouver le repos. Elle vit alors, dans une niche de lierre, une place vide. Une place qui semblait l'attendre, faite à la mesure exacte de sa peur et de sa beauté naissante. La métamorphose s'accéléra ; son trench-coat n'était plus qu'une cascade de feuilles d'or, et ses pieds s'enfonçaient dans le sol, cherchant à devenir racines, à s'ancrer dans ce silence fertile.

— Clémence, ne regarde pas l'ombre, regarde la lumière que tu dégages ! cria Elias, sa voix semblant venir de l'autre côté d'un océan de songes.

Elle ferma les yeux, non pas pour fuir, mais pour voir à l'intérieur. Elle vit le gris du bureau, le néon clignotant, la solitude des couloirs de Châtelet à dix-huit heures. Et elle vit cet œuf de phénix, ce caillou de lumière qu'elle portait en elle. Elle comprit que le choix n'était pas entre la surface et l'oubli, mais entre être une spectatrice de sa vie ou en devenir l'architecte merveilleuse. Elle ne donnerait pas son souvenir au Contrôleur comme une amende. Elle l'offrirait comme une semence.

Le train lança un dernier appel, un cri de baleine stellaire. Clémence arracha ses pieds de la mousse, brisant des filaments de lumière qui la reliaient déjà au quai. Elle se précipita vers la rame, Elias sur ses talons, alors que le Contrôleur étendait ses doigts de fumée vers eux. Au moment où elle franchit le seuil de la voiture-écosystème, elle sentit une partie d'elle-même rester sur le quai—une ombre de grisaille, une vieille peau de bureaucrate qu'elle laissait enfin derrière elle.

Les portes se refermèrent dans un froissement de soie. Sur le quai de l'Oubloir, une petite statue de poussière grise s'effondra, tandis qu'à l'intérieur du train, Clémence se tenait debout, ses cheveux désormais parsemés de fleurs de jasmin, regardant par la fenêtre les racines de la bibliothèque s'effacer pour laisser place à un tunnel tapissé de constellations souterraines. Le voyage vers la cabine de tête continuait, mais elle savait maintenant que ce qu'elle risquait de perdre n'était rien comparé à ce qu'elle était en train de devenir.

Chapitre 12

La Cinquième Rame : Le Cœur du Dragon

Le seuil de la cinquième rame ne s'ouvrit pas sur un espace, mais sur une expiration. Une bouffée de chaleur tropicale, lourde de l'odeur des pluies anciennes et du musc des bêtes fabuleuses, enveloppa Clémence au moment même où les battants de nacre se refermaient derrière elle avec un soupir de soie. Ici, l'Arboris-Express ne feignait plus d'être une machine ; il révélait son anatomie de titan. Les parois de métal brossé avaient cédé la place à des côtes d'ivoire poli, incurvées vers un plafond où des grappes de lanternes-méduses pulsaient d'un éclat ambré.

Clémence fit un pas, et son pied s'enfonça dans un tapis de mousses capillaires, d'un vert si profond qu'il semblait absorber la lumière. Sous la mousse, elle sentait le sol tressaillir. Ce n'étaient pas les vibrations des rails, mais une onde plus vaste, plus lente : le péristaltisme d'un voyageur millénaire. Les barres de maintien, autrefois tubes de métal froid et anonyme, s'étaient transmutes en tendons de dragon, translucides et chauds, où l'on devinait la circulation d'une sève de rubis. À chaque pulsation, elles se contractaient légèrement, comme si le train tout entier tentait de saisir le vide pour mieux se propulser vers l'inconnu.

Elle se tourna vers Elias, mais le garçon semblait se diluer dans cette atmosphère de serre onirique. Sa silhouette, déjà fragile, n'était plus qu'un contour de poussière d'étoiles, une rémanence d'enfance luttant contre l'humidité étouffante de cette jungle close.

— Elias ? murmura-t-elle.

Sa voix ne voyagea pas. Le son fut immédiatement capturé par les parois charnues,

dévoré par le battement sourd et omniprésent qui résonnait dans ses propres os. Elle était entrée dans le Cœur du Dragon, là où le silence n'est pas une absence de bruit, mais une présence qui écoute.

Elle s'avança seule vers le centre de la rame. À chaque mouvement, les fleurs de jasmin qui ornaient désormais sa chevelure s'ouvraient davantage, libérant un parfum si intense qu'il lui donnait le vertige. Elle n'était plus la femme au trench-coat gris ; le tissu de son vêtement s'était tissé de lichens dorés, et ses mains, qu'elle observait avec une fascination mêlée d'effroi, laissaient apparaître des veines d'une luminescence bleutée, pareilles à des rivières d'azurite coulant sous une peau de porcelaine.

Soudain, le battement s'accéléra. Les barres de maintien se mirent à palpiter au rythme d'une panique sourde. Les fenêtres, de larges écailles de cristal fumé, s'obscurcirent. Au-delà du verre, le tunnel ne montrait plus de constellations, mais un vide d'encre où flottaient les débris de sa propre vie. Elle vit passer, dans le sillage du train, des dossiers classés, des horloges de bureau aux aiguilles figées, et des visages de collègues dont les noms s'effaçaient de sa mémoire comme de l'encre sur du sable mouillé.

La rame se mit à gémir, un chant de baleine blessée qui ébranla ses certitudes. Clémence comprit alors que ce wagon n'était pas une simple transition, mais un creuset. Il se nourrissait de ce qu'elle abandonnait, mais il exigeait plus. Il exigeait qu'elle regarde en face le monstre qu'elle avait elle-même engendré : sa solitude absolue.

Au milieu de la voiture-écosystème, une stèle de corail noir émergeait du sol. Elle y vit son propre reflet, mais ce n'était pas l'image d'une femme. C'était une statue de sel, isolée dans un désert de verre. La solitude de Clémence n'était pas celle d'une pièce vide, c'était une solitude active, une forteresse qu'elle avait bâtie pierre par pierre, jour après jour, en refusant de voir la magie dans le reflet des flaques d'eau ou d'entendre le rire des vents.

« Pourquoi as-tu peur du silence ? » sembla murmurer la rame à travers les battements de ses parois.

Clémence s'effondra à genoux sur la mousse vibrante. Les racines du train, de fines radicelles de lumière, commencèrent à s'enrouler autour de ses chevilles, non pour l'emprisonner, mais pour la lier à ce rythme primordial. Elle se souvint alors du vide qu'elle portait en elle, cette alvéole sèche où logeait autrefois son ami imaginaire, celui qu'elle avait banni pour devenir "raisonnable". En cet instant, dans la chaleur de cette cage thoracique géante, elle comprit que son ami n'était pas une invention, mais le premier gardien de son émerveillement. En le chassant, elle avait éteint le phare qui devait la guider dans l'obscurité du monde.

Une larme coula sur sa joue, une perle de sève transparente qui brilla comme un diamant avant de tomber sur la stèle de corail. Au contact de sa tristesse, la pierre noire s'illumina d'une lueur opaline. Les barres de maintien ralentirent leur danse frénétique pour adopter le rythme paisible d'un sommeil sans rêves.

Le dragon s'apaisait.

Clémence se releva, ses mouvements désormais empreints d'une grâce minérale. Elle sentait le poids de sa solitude se transformer. Elle n'était plus une pierre isolée, mais une note dans une symphonie complexe et sauvage. Elias réapparut à ses côtés, ses traits plus nets, sa main de lumière cherchant la sienne.

— Le cœur bat pour toi, Clémence, dit-il, et cette fois, sa voix résonna comme le tintement d'une cloche d'argent dans une cathédrale de glace.

Au bout de la rame, la porte menant à la cabine de tête commença à se matérialiser. Elle n'était faite ni de bois, ni d'acier, mais de souvenirs compressés, une mosaïque de tickets de manège, de plumes de paon et de vieux miroirs ternis. C'était la porte de

l'ultime péage, le seuil où la bureaucrate et la rêveuse devaient enfin fusionner ou se briser à jamais.

L'air devint plus léger, chargé d'une électricité bleutée. Clémence s'avança, sentant chaque fibre de son être vibrer à l'unisson avec la machine organique. Elle n'avait plus besoin de lutter contre le courant de l'Interstice ; elle était le courant. Les parois de la rame s'écartèrent légèrement, comme pour lui offrir un passage d'honneur, tandis que les lanternes-méduses s'éteignaient une à une pour laisser place à une lueur plus intense, plus ancienne, qui sourdait de sous la porte de la cabine.

Elle posa sa main sur le panneau de souvenirs. La surface était froide comme le regret et chaude comme une promesse. Derrière cette paroi, le Contrôleur des Réminiscences attendait, tissant l'ombre et la lumière dans le métier à tisser du temps.

Clémence jeta un dernier regard en arrière, vers les rames-écosystèmes qu'elle avait traversés. Elle ne voyait plus un train, mais une colonne vertébrale de merveilles reliant le monde de la pierre à celui du songe. Elle inspira profondément, l'air floral emplissant ses poumons d'une vigueur nouvelle, et poussa la porte.

Le battement du Cœur du Dragon s'arrêta net, laissant place à un silence si pur qu'on aurait pu y entendre pousser les cristaux. Elle était arrivée là où les rails s'arrêtent et où les histoires commencent.

Chapitre 13

L'Audience du Contrôleur

Le seuil franchi, le monde ne se referma pas derrière Clémence ; il s'évapora dans une suspension d'atomes bleutés, laissant place à une nef de cristal où le temps ne coulait plus, il sédimentait. Ici, la cabine de tête de l'Arboris-Express ne ressemblait en rien aux cockpits de métal et de cadrans qu'elle avait fuis dans son ancienne vie de métro et de grisaille. Les parois étaient des vitraux vivants, des membranes de nacre palpitant au rythme d'une respiration océanique, laissant entrevoir au-delà du verre l'infini d'un vide constellé de racines d'argent. Au centre de ce sanctuaire de sève et de silence, trônait une forme qui semblait avoir été sculptée dans les replis d'un crépuscule éternel.

Le Contrôleur des Réminiscences n'était pas un homme, mais une architecture de souvenirs pétrifiés. Son manteau, immense cascade de parchemins ocre et de billets oblitérés, bruissait comme une forêt de hêtres sous l'orage. Son visage demeurait une énigme de clair-obscur, un masque d'ivoire poli par les millénaires où seuls deux éclats d'ambre faisaient office de regard. Dans ses mains, longues et fines comme des sarments de vigne, il tenait un sceptre de corail noir dont l'extrémité retenait captive une étincelle de lumière boréale.

— Tu es venue, petite voyageuse aux pas de brume, murmura le Contrôleur, et sa voix était le froissement de la soie sur la pierre froide. Tu as traversé les jardins de fer et les jungles de verre pour atteindre le bord du monde. Mais le rail de retour n'est pas un chemin de gratuité.

Clémence sentit la mousse dorée qui bordait ses manches frémir contre sa peau. Son trench-coat, autrefois symbole de son armure bureaucratique, n'était plus qu'une

dépouille végétale, une chrysalide prête à se rompre. Elle fit un pas en avant, et le sol, d'une transparence d'eau dormante, révéla sous ses pieds les constellations du Paris d'en bas, tourbillonnant comme des bancs de poissons phosphorescents.

— Je veux retrouver la clarté du jour, répondit-elle, et sa propre voix lui parut étrangère, chargée d'une résonance de source cachée. Je veux revoir le ciel, même s'il est de plomb.

Le Contrôleur se déplaça, sa silhouette grandissant jusqu'à toucher la voûte de la cabine. Les milliers de billets qui composaient son habit se mirent à battre des ailes, tels des papillons de papier cherchant la sortie d'un labyrinthe. Chaque ticket portait une date, une heure, un fragment d'existence qu'un passager avait dû abandonner pour franchir l'Interstice.

— Le prix de la surface est la perte d'une racine, décréta l'entité. Pour que le train s'éveille et perfore la membrane entre les mondes, il lui faut un combustible de pur éclat. Une réminiscence qui ne soit ni souillée par l'usage, ni flétrie par l'oubli. Donne-moi l'instant où ton âme était encore une plume d'ange, avant que la poussière de l'habitude ne la lesse de sa lourdeur.

Clémence ferma les yeux. Elle chercha en elle, fouillant les replis de sa mémoire comme on explore une grotte oubliée à la lueur d'une bougie mourante. Elle vit les dossiers empilés sur son bureau de la Défense, les visages gris dans l'ascenseur, l'odeur du café tiède et de l'encre des photocopieuses. Mais le Contrôleur secoua la tête, et le mouvement fit tinter les souvenirs de métal accrochés à sa ceinture.

— Ce sont des scories, gronda-t-il doucement. Je demande le diamant. Je demande l'Ami de l'Ombre.

Un frisson de glace parcourut l'échine de Clémence. Le secret qu'elle avait enterré sous des couches de logique et de pragmatisme, le trou noir dans sa poitrine qu'elle

avait comblé avec des chiffres et des horaires, venait d'être nommé. L'Ami de l'Ombre. Celui qui n'avait pas de nom, mais dont la main invisible serrait la sienne lorsqu'elle traversait les couloirs trop sombres de son enfance. Celui qui murmurait des histoires de villes bâties sur des nuages alors qu'elle s'endormait dans l'odeur de la lessive et de la pluie.

Elle l'avait tué. Elle l'avait étranglé un soir de ses quinze ans, décidant que l'imaginaire était une maladie de la faiblesse. Elle l'avait enfermé dans un coffre d'oubli pour devenir "sérieuse", pour devenir "vraie".

— Je ne peux pas, souffla-t-elle, et des larmes irisées perlèrent au coin de ses paupières. S'il part, je ne serai plus qu'une coque vide.

— S'il reste, tu deviendras un arbre, répliqua le Contrôleur avec une mélancolie infinie. Tes pieds s'enracineront dans ce ballast de nacre et tes bras deviendront des branches de cuivre. Tu seras magnifique, et tu seras immobile pour l'éternité. Choisis : la liberté du deuil ou la splendeur de la statue.

Clémence regarda ses mains. Elles commençaient à prendre la texture de l'écorce de bouleau, blanches et tachées de noir. Les battements de son cœur ralentissaient, s'accordant à la pulsation tellurique du train. L'enchantement était un venin sucré qui l'invitait à l'abandon.

Soudain, une chaleur douce irradia de son plexus. Ce n'était pas la sève de l'Arboris-Express, mais un souvenir qui se réveillait de lui-même, refusant d'être une simple monnaie d'échange. Elle revit le jardin de sa grand-mère, le parfum des pivoines après l'orage, et cette sensation d'une présence protectrice à ses côtés, un souffle de vent qui lui caressait les cheveux quand elle se sentait seule. L'Ami de l'Ombre n'était pas une entité séparée ; il était le pont entre elle et le mystère du monde.

Elle comprit alors que le Contrôleur ne demandait pas le souvenir pour le détruire, mais pour en faire le moteur de son retour. La réminiscence était l'étincelle nécessaire pour rallumer la fournaise du réel.

— Prends-le, dit-elle dans un souffle, en tendant ses paumes ouvertes. Prends l'enfant que j'étais et l'ami qui l'accompagnait.

Le Contrôleur avança sa main de parchemin. Lorsqu'il toucha le front de Clémence, une explosion de couleurs primordiales inonda la cabine. Ce fut un déchirement d'une douceur insoutenable. Elle vit une petite fille en robe de coton courir dans une prairie de lucioles, tenant la main d'un être fait de constellations et de murmures. L'image se condensa, devint une sphère de lumière d'un blanc insoutenable, avant de s'envoler et de s'enchâsser au sommet du sceptre de corail.

Le cri du train fut celui d'un phénix renaissant de ses cendres de fer. La sève luminescente qui parcourait les parois vira au rouge incandescent, puis à l'or pur. Sous leurs pieds, les rails de l'Interstice se mirent à vibrer, chantant une mélodie de cristal brisé. La cabine fut propulsée en avant, non plus comme une machine, mais comme une pensée lancée à travers l'éther.

Clémence se sentit s'alléger, les mousses sur ses vêtements s'envolant comme des pollens d'or. Le visage du Contrôleur s'illumina un bref instant, révélant un sourire de vieux roi soulagé, avant que sa silhouette ne se dissolve dans une pluie de confettis de nacre.

— N'oublie pas, voyageuse, résonna une dernière fois sa voix dans le tumulte de la vitesse, que le merveilleux n'est pas ailleurs. Il est l'œil avec lequel on regarde la pierre.

Le tunnel de racines s'ouvrit sur une faille de lumière aveuglante. L'Arboris-Express ne rugissait plus ; il murmurait comme un ruisseau regagnant son lit. Clémence ferma

les yeux devant l'éclat de la réalité qui revenait en force, une réalité transfigurée par le sacrifice de sa part d'ombre.

Lorsqu'elle les rouvrit, le silence était revenu, mais un silence différent, lourd d'humanité et de poussière citadine. Elle était debout sur le quai de la ligne 14, à la station Châtelet. Les gens passaient autour d'elle, silhouettes floues et pressées, indifférentes au miracle qui venait de s'achever. Son trench-coat était de nouveau gris, simple tissu de coton face à l'hiver parisien.

Elle baissa les yeux vers ses mains. Il n'y avait plus d'écorce, plus de sève. Mais dans le creux de sa paume droite, là où le Contrôleur avait puisé son offrande, une petite tache de naissance en forme d'étoile venait d'apparaître, irisée comme une perle. Et lorsqu'elle leva la tête pour regarder la voûte de béton de la station, elle ne vit plus seulement du gris ; elle vit les veines du monde, le dessin secret des énergies qui parcouraient la terre, et elle sut que, bien qu'elle ait payé le prix du retour, elle ne serait plus jamais une habitante de la surface tout à fait comme les autres.

L'Arboris-Express était reparti dans les replis du temps, mais il laissait derrière lui une femme dont le regard avait appris à lire entre les fissures du trottoir, là où poussent les fleurs de l'invisible. Elle se mit en marche, et à chaque pas sur le carrelage froid, elle entendait, très loin sous ses pieds, le battement de cœur d'un dragon qui dormait sous la ville.

Chapitre 14

Le Sacrifice de l'Ami Imaginaire

Le silence dans la cabine de tête n'était pas une absence de bruit, mais une accumulation de secrets s'entrechoquant doucement, pareils à des flocons de givre sur une vitre ancienne. Sous les pieds de Clémence, le plancher de l'Arboris-Express ne vibrait plus comme le métal fatigué d'une machine humaine, mais pulsait d'une sève sourde, un battement tellurique qui remontait le long de ses chevilles. Elle sentait les fibres de son trench-coat s'entrelacer de lichens argentés, chaque bouton de corne devenant une ambre où dormait un insecte fossile. Elle n'était plus une passagère ; elle était une greffe sur le corps du monde.

Face à elle, le Contrôleur des Réminiscences trônait sur un siège de racines tressées. Il n'avait de forme que celle que l'on prête aux orages : une silhouette immense, drapée dans une pèlerine tissée de milliers de billets de train périmés, dont les encres délavées formaient des constellations mouvantes. Son visage était un masque d'ombre où brillaient deux poinçons d'or en guise d'yeux, deux astres froids scrutant le poids de l'âme de celle qui osait réclamer le passage. Autour de lui, l'air sentait l'ozone et le vieux papier, une odeur de bibliothèque oubliée sous une forêt tropicale.

— Tu es arrivée au terminus de l'Interstice, voyageuse, murmura le Contrôleur. Sa voix ressemblait au bruissement d'un million de feuilles mortes balayées sur un dallage de marbre. Pour franchir la dernière porte, pour que le béton reprenne ses droits sur la forêt, il me faut le tribut. Non pas une pièce de cuivre, non pas un regret tiède, mais le noyau de ton enchantement.

Clémence vacilla. Ses mains, autrefois habituées à la rigidité des dossiers et à la froideur des claviers, cherchèrent un appui sur les parois de la rame. Le verre des

fenêtres était devenu une opale liquide où l'on voyait défiler, non pas les tunnels de Paris, mais des nébuleuses de chlorophylle et des rivières d'étoiles souterraines.

— Je n'ai plus rien, répondit-elle, et sa propre voix lui parut étrangère, claire comme le tintement d'une cloche de cristal. L'Arboris a tout pris. Mes certitudes, ma montre, le gris de mes pensées.

— Il reste un coffre scellé dans le jardin de ton sang, rétorqua l'entité en étendant une main faite de fumée et de griffes de nacre. Là où tu as enterré l'enfant pour devenir l'automate. Libère le gardien de tes solitudes, ou demeure ici, pétrifiée dans l'ombre des couloirs, une statue de chair pour l'éternité des racines.

Clémence ferma les yeux. Elle plongea en elle-même, dévalant les escaliers de sa mémoire, plus profonds que les puits de la station Abbesses. Elle traversa les couches de bureaucratie, les années de silences polis, les hivers sans neige. Tout au fond, derrière une grille de fer forgé rouillée par l'oubli, elle le vit.

Il s'appelait Elio. Il était fait d'éclats de miroirs et de poussière de craie. Il n'avait pas de poids, mais il avait la couleur des après-midi de juin où l'on croit que les jouets parlent à l'oreille des dormeurs. Elio, son ami imaginaire, celui qui transformait le tapis du salon en un océan de corail et les ombres du placard en chevaliers de lune. Elle l'avait enfermé là un soir de pluie, le jour où elle avait décidé qu'être adulte signifiait ne plus regarder le ciel.

— Elio... murmura-t-elle dans le sanctuaire de son esprit.

L'image se précisa. Le petit être de lumière leva vers elle des yeux qui contenaient toute la splendeur des royaumes perdus. Il souriait, non pas de tristesse, mais avec la patience des montagnes. Il savait. Il avait toujours su qu'il était la monnaie de son salut.

Clémence sentit une déchirure dans sa poitrine, une douleur lumineuse, comme si l'on arrachait une racine profonde de son cœur. Elle ouvrit les paumes devant le Contrôleur. De son plexus jaillit une sphère d'irisations changeantes, un globe de pur merveilleux où s'agitaient des silhouettes d'oiseaux-lyres et des reflets de châteaux de sable. C'était toute sa capacité à s'émerveiller, toute la magie qu'elle avait jugée "inutile" pour survivre à la ville.

Le Contrôleur tendit ses longs doigts de parchemin. Lorsqu'il saisit la sphère, l'Arboris-Express poussa un long gémissement de plaisir. Les parois de bois vibrèrent, les lianes se mirent à fleurir instantanément en corolles de feu bleu. Le souvenir d'Elio fut absorbé par la silhouette d'ombre, qui sembla soudain plus dense, plus réelle, ornée de nouveaux reflets argentés.

— Le péage est acquitté, déclara le gardien. Tu emportes avec toi le vide de son absence, mais tu garderas la brûlure de sa lumière.

Soudain, le monde bascula. La vitesse du train devint insoutenable, une accélération non pas physique, mais dimensionnelle. Les couleurs fusionnèrent en un blanc aveuglant. Clémence sentit le lichen se détacher de sa peau, la sève refluer de ses veines. Le parfum d'humus fut remplacé par l'odeur métallique et froide du métro matinal. Les ronces qui entravaient ses jambes se muèrent en un sol de carrelage blanc, dur et indifférent.

Le choc du retour fut un souffle glacé face à l'hiver parisien.

Elle baissa les yeux vers ses mains. Il n'y avait plus d'écorce, plus de sève. Mais dans le creux de sa paume droite, là où le Contrôleur avait puisé son offrande, une petite tache de naissance en forme d'étoile venait d'apparaître, irisée comme une perle. Et lorsqu'elle leva la tête pour regarder la voûte de béton de la station, elle ne vit plus seulement du gris ; elle vit les veines du monde, le dessin secret des énergies qui parcouraient la terre, et elle sut que, bien qu'elle ait payé le prix du retour, elle ne

serait plus jamais une habitante de la surface tout à fait comme les autres.

L'Arboris-Express était reparti dans les replis du temps, mais il laissait derrière lui une femme dont le regard avait appris à lire entre les fissures du trottoir, là où poussent les fleurs de l'invisible. Elle se mit en marche, et à chaque pas sur le carrelage froid, elle entendait, très loin sous ses pieds, le battement de cœur d'un dragon qui dormait sous la ville.

Chapitre 15

La Correspondance vers le Réel

Le seuil de fer s'effaça dans un soupir de vapeur opaline, et le battement de cœur du dragon souterrain s'estompa pour ne plus devenir qu'un murmure lointain, une vibration sourde nichée sous la plante de ses pieds. Clémence franchit l'ultime arche de la station, là où le béton dévore d'ordinaire les rêves, mais pour elle, la pierre s'ouvrait désormais comme les pétales d'une fleur de nuit. L'air de la surface ne lui parut plus chargé de la lourdeur du gasoil et de la fatigue des hommes ; il lui semblait infusé d'un pollen invisible, une poussière de diamants flottant au-dessus des têtes courbées. Elle marchait sur le carrelage de la salle d'échanges, ce dédale de faïence blanche que des milliers de pas avaient poli jusqu'à l'usure, mais sous son regard transfiguré, chaque carreau devenait une écaille d'argent, le vestige d'une créature marine ayant autrefois nagé dans les eaux d'un Paris oublié.

Ses doigts effleurèrent la barre de métal froid d'un tourniquet. Autrefois, ce geste n'était qu'une entrave, un péage mécanique vers l'ennui quotidien. Aujourd'hui, le contact du métal fit jaillir une étincelle d'un bleu électrique, un arc de foudre miniature qui vint se nicher dans la tache de naissance étoilée de sa paume. Elle ne sentit aucune douleur, seulement la caresse d'une mémoire ancienne, celle du fer lorsqu'il était encore une veine de sang rouge au flanc des montagnes. Le portillon pivota avec une fluidité de soie, l'invitant à rejoindre le monde des ombres marchantes.

Elle entama l'ascension de l'escalier mécanique. À mesure que les marches de métal s'élevaient, elle regardait les gens qui descendaient vers les profondeurs. Ils lui semblaient enveloppés dans des manteaux de brume grise, leurs visages étaient des masques de craie où seule la lassitude avait gravé ses sillons. Ils ne voyaient pas que

les mains courantes étaient des lianes de bronze frémissantes de vie, ni que les néons au plafond, au lieu de projeter une lumière crue et malade, étaient en réalité des chrysalides de lumière, prêtes à éclore en essaims de lucioles. Clémence ressentit une pointe de mélancolie, une douceur amère dans sa poitrine. Elle avait payé le prix de la vision : elle avait offert son souvenir le plus pur, ce fragment d'enfance où le monde n'avait pas de limites, pour pouvoir enfin percevoir la vérité de la structure. Elle était devenue la gardienne d'un secret qu'elle ne pourrait jamais partager par la parole, car les mots du réel sont trop lourds pour porter le poids des merveilles.

Lorsqu'elle émergea enfin à l'air libre, la place du Châtelet l'accueillit avec un ciel de velours sombre, moiré de reflets pourpres et d'ors éteints. Les réverbères n'étaient plus des objets de fonte et de verre, mais des fleurs géantes, des lys de cuivre dont le pistil incandescent diffusait une clarté de lune captive. Le bitume de la chaussée, que la pluie récente avait transformé en un miroir noir, ne reflétait pas seulement les feux de signalisation. Clémence y vit, coulant sous la surface, les fleuves de sève luminescente qu'elle avait côtoyés dans l'Arboris-Express. La ville n'était qu'une mince croûte de matière posée sur un océan de magie sauvage.

Elle s'arrêta au bord du trottoir, son trench-coat flottant autour d'elle comme une aile de papillon nocturne. Une voiture passa, un carrosse de métal et de pétrole, et dans le sillage de ses pneus, Clémence vit des traînées de poussière d'étoiles se soulever avant de retomber en pluie silencieuse sur le sol ingrat. Un homme la bouscula, un bureaucrate pressé dont la sacoche semblait peser le poids d'un siècle de chiffres inutiles. Il grogna une excuse sans la regarder. Clémence sourit. Elle voyait, accrochée à l'épaule de cet homme, une petite créature de givre et de vent qui tentait désespérément de lui murmurer une chanson oubliée à l'oreille. L'homme n'entendait rien, mais Clémence, elle, capta la mélodie : c'était le chant des glaciers rencontrant l'océan.

Elle se mit en marche vers la Seine. Le fleuve était une traînée de mercure liquide, un ruban d'obsidienne où dansaient les reflets des ponts transformés en arches de corail.

À chaque pas, elle sentait sa propre transformation s'ancrer dans la réalité. La tache étoilée dans sa main pulsait doucement, au rythme de la cité. Elle comprit alors que sa mission n'était pas de fuir le gris, mais d'être le prisme par lequel le gris redeviendrait lumière. Elle était la jardinière de l'invisible, celle qui, par sa simple présence, empêchait les racines du merveilleux de se dessécher sous le poids des gratte-ciel.

Elle s'approcha d'une fissure dans le trottoir, là où une touffe d'herbe chétive tentait de survivre entre deux blocs de granit. Elle s'agenouilla, ignorant le regard intrigué d'une passante, et posa son doigt marqué de l'iris sur la terre noire. Instantanément, un frisson parcourut le sol. L'herbe ne devint pas plus haute, mais elle se mit à briller d'un vert émeraude si profond qu'il semblait contenir toute la force des forêts primordiales. Une minuscule fleur, aux pétales de verre soufflé, s'épanouit en un battement de cil.

« Dors bien, petite sentinelle », murmura-t-elle, et sa voix n'était plus le son sec de la bureaucrate qu'elle avait été, mais le bruissement de l'eau sur les galets.

Elle se redressa. Son trench-coat gris ne paraissait plus terne ; il avait pris la texture d'une écorce ancienne, protectrice et noble. Ses yeux, autrefois éteints par les écrans et les dossiers, étaient désormais deux orbes de cristal où se reflétait l'immensité du cosmos souterrain. Elle n'avait plus besoin de Navigo pour voyager ; elle connaissait les sentiers secrets, les passages dérobés qui reliaient le rêve à la rue, le bitume au battement d'aile.

Elle traversa le pont, sentant sous ses pieds la carcasse de pierre vibrer d'une gratitude muette. Elle savait que, quelque part dans les méandres de fer de la ligne 14, le Contrôleur des Réminiscences souriait en rangeant son souvenir d'enfance dans un coffret d'ivoire. Elle avait perdu une part d'elle-même, mais elle avait gagné le monde entier. Paris n'était plus sa prison, mais son royaume de verre et de sève.

Arrivée sur l'autre rive, elle se retourna une dernière fois vers la gueule béante de la

station qu'elle venait de quitter. Un instant, elle vit une silhouette de lierre et d'ombre la saluer du fond du couloir avant de s'évanouir dans les replis de l'Interstice. Elle inclina la tête, ajusta son col chargé de rosée invisible, et s'enfonça dans la nuit urbaine, laissant derrière elle des empreintes de pas qui, pour ceux qui savaient regarder, brillaient comme de l'or en fusion sur le dos de la ville endormie.

FIN

Merci d'avoir lu "Validez votre Enchantement"

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)